

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

102

NEUVIÈME ANNÉE.

JUIN 1962

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française.	30 NF	15 NF
Etranger .....	40 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 3 NF

Abonnement de soutien : 1 an : 35 NF

Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit  
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
0,50 NF pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1962 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1962. N° 371 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

NEUVIÈME ANNÉE

JUIN 1962

## SOMMAIRE

- L'homosexualité, une manière, parmi d'autres, d'être  
au monde, par ANDRÉ LINCK ..... 365
- Les noces de Suzanne, par MARCEL DODE ..... 378
- Regards sur trois homosexuels mariés (suite),  
par ROBERT AMAR ..... 386
- L'homosexuel vu par quelques auteurs dramatiques,  
par ROGER GELLERT ..... 393
- Extraits et résumés de *Platoniquement*,  
par EUGÈNE DYOR ..... 400
- LIVRES :
- Obsession*, de T. GURR et H. H. COX ..... 407
- Manhattan blues*, de Pierre KYRIA ..... 409
- Panorama de l'amour à travers les civilisations*,  
de F. HENRIQUEZ ..... 409
- CINÉMA :
- Le quatrième sexe* ..... 410

A R C A D I E

**A dater du 15 Juin 1962**

*Pour la simplification de nos divers services,*

**UNE SEULE ET MÊME ADRESSE :**

**19, rue Béranger**

**PARIS-III<sup>o</sup>**

\*

**Pour la revue « ARCADIE », on écrit :**

**M. André BAUDRY**

**19, rue Béranger — PARIS-III<sup>o</sup>**

Tél. TURbigo 09-63

## L'HOMOSEXUALITÉ

### *UNE MANIÈRE, PARMIS D'AUTRES, D'ÊTRE AU MONDE*

par

ANDRÉ LINCK

On s'est inquiété jusqu'à présent du caractère « anormal » de l'homosexualité en la comparant à un ensemble de comportements considérés comme « normaux », qu'il s'agisse des aspects médical, moral ou social. D'autres, homosexuels, se sont efforcés de justifier leurs penchants, le plus souvent par des affirmations qui s'opposent à celles de leurs détracteurs, sans sortir du même cadre médical, moral ou social. De part et d'autre on prend position en fonction de critères dont il est malaisé, en fait, de définir avec précision et certitude le degré d'importance dans l'existence de l'homme. Celui-ci s'appuiera sur les découvertes médicales; celui-là sur les leçons des philosophes; un autre sur la fréquence des comportements homosexuels. Chacun, à quelque parti qu'il appartienne, juge, pense, observe l'homosexualité sous des dehors très divers et l'on se perd en conjectures devant cet afflux de preuves, de démonstrations, comme dans un procès dont l'accusation se confondrait avec la défense, les arguments s'enchevêtrant les uns dans les autres, tantôt « pour », tantôt « contre », pêle-mêle. Car il s'agit bien d'un procès, d'un procès de « tendances ». Tout se passe comme si, en définitive, les raisons d'être pour ou contre reposaient davantage sur un jugement de valeur que sur un jugement de réalité. Car la réalité homosexuelle, si complexe, se dérobe, de quelque côté qu'on l'appréhende, à un examen objectif. Le sentiment (goût, dégoût) de l'observateur prend le pas sur la froide logique. Les conclusions des généticiens, même favorables à l'homosexualité, ne résolvent rien : elles déblaient un côté du problème, mais ne proposent aucune solution. Si l'on a reconnu la légitimité « naturelle » de

l'homosexualité, bien d'autres obstacles se dressent contre l'acceptation d'une légitimité entière. Tel qui aura prouvé la réalité biologique du phénomène en niera ou en déconseillera le développement. Car le choix, lorsqu'il s'agit d'un *comportement*, ne tient pas seulement aux substrats biologiques qui l'accompagnent ou le provoquent — comme on voudra l'envisager — mais à la décision humaine d'en accepter les caractéristiques et de les assumer. On passe du domaine de la réalité, des faits concrets, dans celui de leur *interprétation*. Là nous n'avons aucun critère « naturel » pour nous déterminer à agir de telle ou telle façon sinon celui de la propre idée que nous nous faisons de nous-mêmes.

Dès lors le problème ne réside pas seulement dans des considérations scientifiques, mais il s'intègre dans celui, plus vaste, d'une conception générale de la vie humaine. Ce qui explique la variété des opinions, celle des arguments et, par conséquent, les incompréhensions, les injustices.

Nous nous proposons dans ces pages d'esquisser à très grands traits quelques aperçus sur la signification que pourrait revêtir l'homosexualité au sein du groupe humain sans nous demander si l'homosexualité est fondée *en elle-même*. Nous supposerons le problème résolu, car il serait vain, dans l'état actuel de nos connaissances, d'en prouver le caractère inné, donc « naturel » (au sens propre). Quand bien même nous y parviendrions, ne serait pas résolue pour autant la difficulté d'être homosexuel.

On allie souvent les termes « homosexuel » et « tendance ». C'est parler comme il faut. Ces tendances impliquent que rien n'est joué définitivement. Un axe est tracé, une direction proposée. Partant de là, il reste à juger si le chemin est bon ou mauvais, cela s'entend par rapport à l'homme ou par rapport à la *nature*, et cette définition est bien vague. Car, en elles-mêmes, les tendances ne constituent qu'une trame sur laquelle on peut broder bien des motifs!

Puisque nous nous débattons avec les concepts, il reste, une fois reconnue l'existence de ces tendances, à les confronter avec le langage et à comprendre ce qu'on veut bien vouloir dire en parlant de « tendances *contre-nature* ».

Si l'on ne considère que la fonction biologique de reproduction et que l'on qualifie « naturel » le désir sexuel qui

l'accompagne, il est bien évident que le désir homosexuel est « contre-nature » puisqu'il écarte ou empêche l'homme de procréer. La fonction est détournée de ce qui semblait être sa fin; elle a pris ses distances et ne trouve plus ses satisfactions que dans un mode particulier dont il est difficile de connaître les origines. Tout se passe comme si la nécessité de manger passait au second plan après le plaisir de déguster. La fonction est devenue une fin en soi. Du moins est-ce ainsi que notre intelligence le conçoit le plus aisément.

Il se pourrait que ce mode particulier réponde à un besoin différent de celui de la procréation physique et favorise d'autres relations. Car, à côté du facteur conception, se développent en l'homme d'autres nécessités qui, pour n'être pas biologiques, n'en sont pas moins vitales. Je pense aux nécessités affectives et intellectuelles. Lequel de ces règnes, biologique, affectif, spirituel, conditionne les deux autres? Ne pourrait-on trouver au petit de l'homme qui, par sa chair, tient au biologique, un équivalent dans l'Affectif et un autre dans le Spirituel? Ces réalités ne sont perceptibles que pour l'homme et ne trouvent pas, du moins pour les deux dernières (sentiment, intelligence), de bases évidentes dans le monde animal. La *nature*, telle que nous la connaissons, ne nous fournit pas les éléments qui pourraient éclairer de façon définitive et probante cette manière de voir. La seule preuve réside dans la permanence et la continuité, à travers les générations, de ces réalités humaines.

La *nature humaine* ne peut donc pas se comparer à la *nature* tout court, sinon en l'intégrant dans une vaste perspective évolutionniste. Le concept *nature* engloberait non seulement l'ensemble des comportements minéral, végétal et animal mais aussi les comportements affectif et spirituel. Il devient alors fort malaisé de définir les caractéristiques fondamentales du concept *nature* dès que s'y trouvent incorporés des comportements qui se modifient dans le temps. Ne constatons-nous pas que notre manière de vivre au xx<sup>e</sup> siècle est bien différente de celle des Egyptiens et que nos besoins, nos exigences, sont plus complexes que n'étaient les leurs? Le concept *nature* n'est plus un point de repère commode et sûr puisqu'il évolue avec nos comportements, du moins avec certains d'entre eux, les plus malléables. Il serait plus conforme à la réalité de se l'imaginer comme une ligne, comme un trait, une flèche dont nous serions la

pointe. On peut dire que, dans une certaine mesure, nous sommes maîtres de notre *nature*, dans la mesure précisément où nous voyons se complexifier les normes de notre comportement. S'il existe un type général, un concept *homme*, qui ne remarque à l'intérieur de ce type une foule de sous-types, des comportements particuliers à certains groupes humains ?

Le bouleversement provoqué dans nos habitudes séculaires de voir et de comprendre le monde par le développement du concept *évolution* se répercute à tous les stades et plus particulièrement à celui du langage. Dès lors, le « contre-nature » devrait s'entendre comme le mouvement inverse à celui qui anime la *nature*, comme un mouvement de recul, de freinage ou d'arrêt. En ce sens l'homosexualité serait *contre-nature* dans la mesure où elle enrayerait le naturel épanouissement de l'homme aussi bien du point de vue individuel que collectif.

L'observation du comportement homosexuel permet-il de conclure qu'il y a danger à l'accepter ? L'homosexualité est-elle un empêchement, provoque-t-elle un arrêt de l'évolution ? Nuit-elle à l'harmonieux développement de l'individu ? Nous devons reconnaître que, dans l'état actuel de nos mœurs, ce développement est sérieusement compromis. Mais il reste à déterminer laquelle, de l'homosexualité ou de son interdiction, est responsable. En ce qui concerne l'influence du facteur homosexuel au sein de la société, qui ne connaît ces philosophes, ces savants, tous homosexuels, qui n'ont en rien démerité de leurs semblables et dont l'homosexualité ne fut pas un empêchement à la parfaite maturation de leur intelligence, sinon, peut-être, un élément primordial pour la favoriser ?

Envisagée de ce point de vue, l'homosexualité apparaît comme un phénomène plus complexe qu'une simple *dévi*ation des instincts. Le seul critère qui permette de la juger n'est plus celui de la procréation ; d'autres critères entrent en jeu qui dépassent en un certain sens la seule référence biologique. On pourrait penser que l'homosexualité, dans sa nécessité intrinsèque, correspond à une aspiration *naturelle* autre que la procréation physique et qu'elle conditionne, au niveau des gènes, puis de l'Affectif, une autre façon d'être au monde. Elle ne libérerait pas l'homme de la sexualité, mais elle permettrait de l'intégrer dans une autre manière de vivre ; ou, envisagée d'un autre point de vue, cette sexualité spéciale correspondrait dans le domaine bio-

logique à une attitude spécifique d'un comportement humain, comme si l'amitié, pour s'épanouir, avait besoin des rites sexuels. Le sentiment, à ce stade de réflexion, trouverait appui dans le biologique sans que l'on puisse percevoir si l'homosexualité a été à l'origine du sentiment amical, ou si ce dernier a autorisé et facilité l'apparition de l'homosexualité. Il est curieux de constater chez les homosexuels — et la littérature est prolixes là-dessus — l'étroite liaison, l'interdépendance, du sentiment amical et du désir. Phénomène qui se rencontre plus rarement dans les rapports hétérosexuels où la présence des enfants semble remplacer l'amitié. Là se situe, à notre sens, l'originalité humaine de l'homosexualité et sa justification. Grâce à l'homosexualité, l'individu s'accomplit suivant des modalités hétérosexuelles (l'acte d'amour n'en est pas modifié), mais qui parcourent d'autres voies. Le système de référence n'est plus uniquement celui d'un enfant à naître, mais celui d'une réalité d'ordre spirituel à promouvoir. On remarque une analogie chez le couple hétérosexuel qui n'a pas d'enfant, ou qui n'a pas voulu en adopter, avec les motivations homosexuelles ; dans les deux cas la raison profonde de la liaison dépasse le simple désir de procréer (ou l'ignore). Hétérosexuel ou homosexuel, le couple stérile participe dans une certaine mesure d'une même réalité ; dans une certaine mesure seulement, car il subsistera toujours entre les deux couples la différence des penchants pour le même ou l'autre sexe.

Dans cette optique, l'homosexualité serait *naturelle*. Elle constituerait une sorte de deuxième dimension de la Vie, une démarche parallèle d'un groupe humain. Le concept *nature* ne se limite plus à une acceptation biologique du comportement sexuel, mais, dans une perspective évolutionniste, il suppose une transformation des comportements sexuels qui est fonction des transformations de nos conditions de vie, ainsi que nous l'indiquions plus haut. Tout se passe comme si l'homosexualité ne se développait qu'après la stabilisation de l'hétérosexualité. Celle-ci est une donnée très vieille dans le monde de la Vie ; moins ancienne cependant que la reproduction par séparation d'un élément vivant en deux éléments identiques. L'homosexualité, tard venue (1), pourrait correspondre à une exigence plus intime

(1) On n'observe l'apparition de comportements homosexuels que chez les espèces animales les plus évoluées.

de la matière vivante, exigence plus évoluée et qui concernerait essentiellement les rapports spirituels (éducation, libération des nécessités de reproduction au profit des nécessités purement intellectuelles).

Nous ne voulons pas, en nous exprimant ainsi, auréoler l'homosexualité d'un prestige plus grand et la placer en valeur au-dessus de l'hétérosexualité. L'une et l'autre participent d'une même réalité : l'homme. L'enfant de l'homme, de chair ou d'esprit, demeure à son image. L'un et l'autre se complètent. Nous voulons simplement réintégrer l'homosexualité dans l'ensemble des phénomènes dits « naturels » en proposant une interprétation de sa signification existentielle. Les études génétiques ont permis de découvrir de troublantes réalités qui doivent avoir leur écho dans le comportement de l'homme. Ce sont ces échos que nous voudrions déceler.

Le risque, si ces vues correspondent à une réalité virtuelle, est de partager le monde en deux groupes très différents qui rencontreraient des difficultés à cohabiter; on verrait s'instaurer deux amours, deux morales, deux sociétés, etc... Mais cette ambivalence n'est pas foncièrement contradictoire. Il y eut des sociétés qui intégrèrent l'homosexualité; la société grecque, du temps de Socrate, en est le plus complet exemple. On pourrait regretter qu'elle se soit réalisée au détriment de l'épanouissement de la femme, encore qu'il faille se souvenir que la condition de la femme alors, quelles que fussent les sociétés considérées, était la même partout.

Nous n'avons rien prouvé, certes, et ces considérations sont fort arbitraires. Nous avons voulu surtout mettre l'accent sur la complexité du problème et sur le danger d'une simplification excessive des concepts. La *nature* ne se connaît pas par une simple intuition, ou par l'application raisonnée du bon sens. Les idées que nous nous faisons de la *nature* contentent davantage notre goût de la clarté et apaisent nos incertitudes, qu'elles ne rendent un compte exact de la réalité. Le fait de concevoir la *nature* en perpétuelle gestation et évoluant ne simplifie pas le problème. Quel système de référence adopter? Devons-nous juger l'homosexualité en fonction des nécessités biologiques, de la qualité des sentiments qu'elle suscite, de ses implications sociales? La morale, ici, le dispute à la science. Plus que le critère de *nature*, trop imprécis, nous préfererions celui

d'*humanité*. Le problème n'apparaît-il pas sous un jour différent si nous envisageons l'homosexualité dans ses incidences humaines?

Tout allant pour le mieux, il ne suffirait pas d'avoir reconnu le caractère *naturel* de l'homosexualité pour « libérer » l'homosexuel et le rendre à lui-même. Ce serait supposer le problème résolu, car ce critère de *nature* n'existe pas *a priori*. L'homosexualité sera *naturelle* dans la mesure où nous l'aurons humanisée, donc et *admise et assumée*.

Cela paraîtra ambitieux, utopique même. Cependant ce n'est pas un décret du sort qui « normalisera » ces mœurs. En ce domaine, comme en d'autres, la pratique forge une seconde « nature ». Laissons donc de côté les questions philosophiques, si étroitement liées aux significations des mots, pour dégager grossièrement quelques observations concrètes qui nous indiqueront peut-être la voie à suivre pour une saine et naturelle pratique de l'homosexualité.

Dans son essai *L'Homosexualité de l'Homme* (2), le Dr Giese passe en revue les différents aspects du comportement de l'homosexuel en se gardant volontairement d'en étudier les causes. Il se borne à l'observation du phénomène. Il compare les différents modes de vie homosexuels tels qu'ils se manifestent dans le monde occidental aujourd'hui. Il constate que ces comportements ne favorisent pas une maturation complète de la personnalité et que l'homosexualité se dresse comme une barrière entre l'individu et autrui, malgré les efforts sincères des plus courageux, des plus lucides, pour organiser et « normaliser » en notre siècle une passion qui échappe encore aux critères sociaux tels que nous les concevons. De ce fait l'homosexuel éprouve des difficultés à se plier aux normes sociales, à s'incorporer dans la société pleinement. Le monde homosexuel, selon le Dr Giese, s'enroule sur lui-même et ne parvient pas à l'« ouverture au monde », comme on l'observe chez l'hétérosexuel. L'homosexuel manque donc, par un certain côté, à sa vocation d'homme, d'autant plus qu'il ne peut pas trouver refuge et encouragement auprès des autres homosexuels, la société homosexuelle n'existant pas.

Cette société, en fait, n'est pas concevable; tout au plus peut-on parler d'un « milieu » homosexuel, caractérisé par un style particulier du comportement, lequel n'est pas

(2) Payot, 1959.

adopté par tous les homosexuels. Cette société, comme l'individu homosexuel, serait « en marge » de la Société; il lui manquerait d'y être incorporée, d'y jouer un rôle déterminé. Dès lors le comportement de l'homosexuel est limité à un comportement strictement *individuel*. Nous nous proposons justement de voir dans quelle mesure ce comportement ne pourrait pas, ne devrait pas devenir *social*.

L'homosexuel n'a pas de foyer, pas d'enfant à aimer; aucun message à transmettre; pas de traditions à sauvegarder; pas de nom à perpétuer. Aux plus intelligents, aux plus doués, il sera dévolu — comme par une grâce — de reporter dans les activités intellectuelles (sciences, arts) cette nécessaire utilité de l'être qui ne passe pas dans la vie comme un météore, mais qui ajoute sa pierre à l'édifice humain. Ceux-là, certes, auront sauvé le meilleur d'eux-mêmes.

Mais les autres? Ceux-là qui dérivent parmi leurs semblables, délaissés, supportés ou méprisés, qui n'ont qu'eux-mêmes pour se soutenir, cherchant une loi, des exemples, des préceptes qui se dérobent; ceux-là qui s'agrippent à leurs désirs comme à de vaines apparences, qui vont de corps en corps sans parvenir à « fixer » leur être à un autre, à un logis, à des enfants, à un métier; ceux-là qui errent; ceux-là qui s'enferment dans leur travail, dans leurs imaginations, qui virevoltent, tombent, se relèvent, courant après leur ombre; ceux-là seront-ils « sauvés »? Qui les aidera à mourir? Qui les soignera — car l'ami n'est plus, qui eut la chance de partir avant? Que deviendront-ils, la soixantaine passée, sans autre ami possible? La veuve, avec les souvenirs, a sa fille ou son fils. Mais lui?

Ainsi l'homosexualité apparaît-elle dans notre civilisation comme une aliénation du destin de l'homme. Toutes les fibres de l'être se trouvent distendues; les amarres ont lâché. Il n'est point d'ami pour l'homosexuel hors ceux que le désir envoûte. « En marge », solitaire, tel est l'homosexuel. Il passe ici-bas comme un rêve de cauchemar, nuage sans pluie, symbole d'une jouissance sans suite. Et les autres de rire; d'injurier, de battre, de tuer.

L'homosexuel ne procréé pas. Comme le prêtre, il ne voit aucun être surgir de sa chair. Mais si le prêtre aliène sa descendance et trahit la Vie, il trouve et conserve cependant équilibre et bonheur en sauvegardant sa dignité et le respect d'autrui par l'élaboration d'un univers divin. Si Dieu

vient à son secours et lui offre, à travers les rites, à travers les croyances, au sein d'une congrégation aimante et vigilante, les moyens de se maintenir fidèle à lui-même et de s'ouvrir au monde, l'homosexuel n'a rien, ni Assemblée, ni dogme, ni rites qui le soutiennent et lui facilitent son « ouverture au monde ». Le prêtre a transcendé le corporel dans le divin, et, par là, accomplit son destin d'homme, à sa façon, par un saut brusque, par une mutation de ses instincts. Ainsi s'intègre-t-il dans la Communauté; sa maison est celle de Dieu, sa famille la Paroisse. L'homosexuel n'a rien de cela encore. Pas de monde à lui qui le protège et l'éduque; pas d'aspirations assez fermes et *reconnues* qui justifient son existence et satisfassent ses instincts. Le chemin frayé par le prêtre, quoique fort différent de celui par lequel s'achemine l'homosexuel, est un exemple vivant d'un mode de vie « contre-nature » (suivant les normes vulgaires) qui n'aliène pas cependant l'intégrité de l'individu et lui assure une existence, lui ouvre une carrière *humaines*.

On comprendra par cet exemple qu'il reste aux homosexuels d'avoir à *inventer* non seulement un mode de vie, mais surtout (et ceci conditionne cela) une *éthique* particulière, originale, qui restitue à l'individu cette magnifique assurance de se perpétuer, de *procréer*. Du jour où sera établi l'ensemble des critères qui permettent et provoquent cette *mutation*, l'humanité aura découvert une *autre réalité*, impossible à définir présentement, mais une réalité qui assumera parfaitement la condition d'homosexuel. Il serait étrange et pour le moins incompréhensible à notre entendement, contraire à toute logique, que soient inscrites dans notre être les conditions menant à l'homosexualité sans que nous puissions parvenir à vivre *humainement* l'homosexualité. Ce n'est pas tant une question d'adaptation sociale — encore que ce facteur soit fort important — qu'une question qui touche l'homme, l'espèce, en eux-mêmes.

Comme l'homme normal au sein de la famille, comme le prêtre au sein de l'Eglise, il nous reste à découvrir un mode de vie, un but, un système social spécifiques qui mettront l'homosexuel à l'abri de la folie, des perversités, de tous les maux qu'étudie la psychanalyse. Il y aurait une Table des Lois à écrire pour définir les normes des relations homosexuelles aussi bien au sein du groupe homosexuel que dans ses rapports avec le reste du monde. Qu'il s'agisse de l'éducation, des limites à prescrire à la séduction des jeunes, des

conditions propres à l'établissement de liaisons reconnues et favorisées, à leur rôle dans le concert social, à leurs responsabilités, enfin de l'ensemble des problèmes qui touchent à la sexualité, à l'amour, aux droits et aux devoirs respectifs des amants comme on l'observe pour l'autre tendance.

Ce n'est pas sans raison, sans motivation profonde, qui tiennent à la nature même de notre structuration, que le Dr Giese relève soit le désir d'adopter un enfant, celui de chérir un animal, de s'occuper de mouvements de jeunesse, de s'adonner aux sports ou aux activités artistiques chez les sujets homosexuels qui viennent consulter dans son cabinet. Ces comportements sont communs à tous les hommes quelles que soient leurs tendances sexuelles, et ce simple fait suffit à prouver que l'homosexualité ne contrevient pas aux aspirations humaines dans leur ensemble (3). Elle peut leur donner une teinte, une résonance particulières et combler ainsi l'Humanité de nouvelles richesses, de nouvelles façons de sentir et de penser. L'homosexuel perçoit le monde, comme le daltonien les couleurs, sous un jour un peu différent. Le capital humain n'y gagnera-t-il pas encore plus de variété et de poids?

Si l'espèce humaine n'avait de raison d'être que dans sa propre reproduction sans que l'on puisse percevoir d'autres ouvertures à son activité, si le prêtre, en somme, comme l'homosexuel, trahissait l'espèce — dans la mesure où l'on ne considère et où l'on n'accepte que ce seul critère de développement — on effacerait d'un seul trait le génial échafaudage qu'ont dressé les civilisations, toutes ces richesses subtiles qui brillent en nous, ces chants, ces poèmes, ces architectures, ces inventions, cette société même et enfin l'homme. Car nous avons le pouvoir et le devoir aussi d'accomplir notre être, de participer à ce profond mouvement, aussi vieux que le monde, d'évolution; nous devons à chaque instant faire la mise au point, équilibrer nos activités, nos pensées, nos instincts, assembler tout cela en une harmonieuse construction.

(3) C'est ainsi que nous l'envisageons. S'il devait s'avérer que l'homosexualité est un phénomène acquis et non un donné, non une réalité d'ordre biologique, s'il apparaissait même qu'elle aboutirait, quoi que nous entreprenions pour l'intégrer dans le courant universel, à un comportement de désagrégation de la personnalité, nous ne pourrions soutenir ce qui suit.

S'il se trouve depuis un millénaire que les homosexuels s'intègrent difficilement et au prix de leur santé physique et morale à ce mouvement évolutionniste, s'il se trouve qu'ils se désagrègent en leur être, ce n'est point l'homosexualité qu'il faut condamner, mais une *conception* trop bornée que nous nous faisons de la Vie. L'opinion à notre égard trouve plus ses fondements dans une prise de conscience incomplète, dans un divorce de la pensée d'avec le réel, que dans un parti-pris délibéré de nous accabler. Tout se passe comme si le phénomène homosexuel contrevenait à l'image que l'homme se fait de lui-même. Notre civilisation n'a pas su embrasser toutes les formes de notre présence au monde; elle a mis l'accent sur certains aspects, laissant aveuglément dans l'ombre d'autres originalités, tel l'haltérophile qui sacrifie la grâce à la puissance. Mais les civilisations sont mortelles. L'Humanité n'est pas encore une chose toute faite, une donnée inaltérable et définitive. Nous apprenons peu à peu à la concevoir comme une Substance en perpétuelle fermentation, comme un Être qui naît et grandit toujours vers on ne sait quelle apothéose.

C'est dans cette perspective évolutionniste qu'il faudrait envisager le problème homosexuel, et se persuader qu'on peut extraire de cette attirance d'un sexe pour le même sexe des propriétés spécifiques et insoupçonnées, comme on le ferait de substances nouvelles dans un laboratoire. L'homosexualité a son utilité, sa raison d'être au même titre que l'hétérosexualité. Dès que l'on aura conçu, imaginé, découvert la Force qu'elle semble contenir, on aura rendu aux homosexuels, on leur aura donné leur place, leur dignité parmi les hommes. Cet enfant qu'ils désirent sans avoir le goût de le fabriquer, ce ne sera pas un enfant de chair, certes, mais un enfant de je ne sais quelle nature, une Activité, un But, un Dévouement ou quelque chose qui suppose tous ces éléments et favorise leur libre épanouissement.

De quoi demain sera-t-il fait? Sous quelle formes se développera le sentiment homosexuel? Avec mon ami qu'offrons-nous aux autres, à l'Homme, à Dieu? Quelles seront les fonctions spécifiques de l'homosexuel au sein de la société?

Qu'on ne se méprenne pas! Il ne s'agit pas seulement de plaider une cause juste — dès que l'on a reconnu scientifiquement le déterminisme de l'homosexualité (gènes) —

ni, *a fortiori*, de défendre âprement le droit de jouir de celui qu'on désire; il ne s'agit pas non plus de bouleverser pour cela l'équilibre social, comme si l'homosexualité était une *sur-valeur* qui l'emporterait sur les autres formes d'être au monde; mais il s'agit surtout, qu'on le comprenne bien, de ne rien négliger, de ne rien perdre de possibilités qui sont inscrites en filigrane dans nos tissus, d'utiliser *toutes les formes possibles d'activité dans la mesure où elles contribuent à une plus grandiose, à une plus parfaite élaboration de l'homme*. Non point seulement reconnaître un droit, un besoin ou une nécessité, mais intégrer ce droit, ce besoin ou cette nécessité dans un cadre purement *humain*, de façon que l'homosexuel n'aie pas honte de lui-même, de façon que l'hétérosexuel n'aie pas honte de lui dans le sens où l'on pourrait avoir honte d'un bossu, d'un nain, de tout être mal doté par la nature. Car le propre de l'homme est de dépasser, en les intégrant, ces formes bizarres, ces comportements hâtards (qu'on passe le mot!), encore que l'homosexualité, par sa fréquence, ne soit pas comparable à ces malformations. Il n'en demeure pas moins, aujourd'hui, que la majorité des homosexuels se sentent victimes de cette honte, et que ce sentiment précipite leur déchéance.

On ne sera peut-être pas étonné de voir deux astronautes, un jour, épris l'un de l'autre, partir dans les espaces inter-sidéraux, pour des années, sous le signe de l'Amour; ils courront l'Aventure sans risquer les défaillances, car ils seront deux et conserveront l'espoir, s'aimant, d'arriver à bonne fin sans avoir contrevenu aux lois de *nature*. Mis en face de situations qui n'étaient pas prévues dans le cours ordinaire de ce qu'il convient d'appeler communément « nature », nos astronautes auront satisfait *naturellement* leurs désirs; ils n'auront pas sacrifié leur bonheur à leur tâche. Ils se seront comportés en hommes et leur amitié, leur amour, les auront sauvés.

Parmi les multiples activités humaines il en est qui autoriseront l'harmonieux épanouissement de l'homosexualité en même temps qu'elles s'enrichiront de toute la vigueur, de toute la passion qui accompagnent et éclairent l'amour.

Qui donc prétendait que l'homosexualité était « contre-nature »? Bienheureuse la société qui accueillera l'homosexuel et développera dans toutes ses formes un sentiment humain, propre à épanouir l'individu dans le cadre d'acti-

vités spéciales qu'il aura plus de goût, plus de génie à mener à bien.

Les intentions de la *nature* sont insondables, encore conviendrait-il de la respecter. Il nous faut, par humilité, sauvegarder toutes les formes, aussi bizarres qu'elles puissent paraître à notre faible entendement, de la Vie. La vertu de tolérance est le début de la sagesse. Nous ne pouvons être nos propres juges, tout au plus sommes-nous nos propres témoins.

ANDRÉ LINCK.

## LES NOCES DE SUZANNE

par

MARCEL DODE

— Tu es folle!

— C'est toi qui es fou! ou alors, aveugle : ça crève les yeux.

Ces amabilités, échangées par-dessus la table où un poulet aux truffes — mon triomphe culinaire! — exhalait ses effluves, marquaient le déroulement normal d'un repas intime entre le frère modèle et la sœur idéale que nous sommes, Lizie et moi.

Depuis que j'ai — enfin — un appartement « à moi », je ne vois plus Lizie qu'une fois tous les quinze jours, ce qui nous oblige à condenser en quelques heures toutes les amabilités qu'autrefois nous assénions à longueur d'année (1). Et ce jour-là, justement, nous mettions bonne mesure.

Le sujet de cet échange de vues était Suzanne, blonde avocate de vingt-huit ans, grande amie de Lizie et de moi.

— Qu'elle soit amoureuse de toi, il n'y a que toi pour ne pas t'en apercevoir! elle en maigrit, la pauvre.

— Tu es folle!

— C'est toi qui es fou... *et cætera*.

\*

\*\*

Malgré tout, cette histoire ne laissait pas que de me tracter. Mon poulet aux truffes, pourtant réussi à merveille (vous connaissez le « truc »? on l'arrose d'un demi-verre d'armagnac flambé, au moment de servir), me paraissait moins parfumé que d'habitude. Cette idiote de Lizie m'avait gâché mon plaisir.

(1) Est-ce la peine de présenter Lizie et son frère aux lecteurs d'*Arcadie*? En tout cas pas à ceux qui ont lu *Jamais deux sans Trois* (n° 29, mai 1956), *Si j'avais su* (n° 34, octobre 1956) et *Le rendez-vous des routiers* (n° 51, 52 et 53, mars, avril et mai 1958).

## LES NOCES DE SUZANNE

Pour rien au monde, je n'aurais voulu faire la moindre peine à Suzanne. Car ce que j'éprouvais pour elle... comment dire? c'était plus que de l'amitié, autre chose que de l'affection, quelque chose d'unique, de précieux et de rare... Depuis six mois que duraient nos relations, j'en étais venu, sans trop y réfléchir, à la considérer comme partie intégrante de mon existence, avec un plaisir toujours nouveau à chaque fois que je la retrouvais, et le sentiment d'un vide lorsqu'elle quittait Paris pour une semaine.

Quelle folie de dire qu'un homosexuel ne peut avoir rien de commun avec une femme! Autant prétendre qu'il n'y a pas d'amitié possible entre deux hommes qui n'éprouvent pas d'attirance physique l'un pour l'autre...

C'est Lizie qui m'avait fait faire connaissance de Suzanne, à la fin des grandes vacances. Elle l'avait rencontrée chez des amis, l'avait trouvée sympathique, s'était liée avec elle.

— Elle aime Mozart, m'avait-elle dit. Tu ne peux pas trouver ennuyeuse une fille qui aime Mozart...

J'avais dû en convenir, tout en pensant (mais *in petto*) que j'eusse préféré un Mozartomane à une...

Mais Lizie avait raison : le charme de Suzanne avait opéré, et presque en « coup de foudre ». Au lieu de l'avocate pédante et snob que j'avais, d'emblée, imaginée (notre subconscient, il faut l'avouer, nous présente toujours des femmes l'image *a priori* la moins flatteuse), j'avais découvert une fille simple, d'un charme très franchement féminin — ce qui m'avait aussitôt séduit, car je n'aime, en bon Arcadien, ni les garçons efféminés ni les femmes masculines — et d'une conversation, à vrai dire, cent fois plus intéressante que celle d'une quantité de petits imbéciles prétentieux qui sont la plaie des « milieux » homophiles.

La semaine suivante, Theresa Stich-Randall chantait *Les Noces de Figaro* au Théâtre des Champs-Élysées. Je proposai à ma nouvelle amie de l'y emmener; nous passâmes une soirée délicieuse. Theresa Stich-Randall tenait le rôle de Suzanne, la fiancée de Figaro, et cette coïncidence nous mit en joie; nous décidâmes d'appeler désormais cet opéra *Les Noces de Suzanne*, et je rentrai charmé de moi-même, ce qui est le signe indubitable d'une amitié naissante.

Quelques jours plus tard, c'était Suzanne qui avait invité quelques amis chez elle; elle vit dans un petit grenier complètement baroque, en plein Marais, où un aquarium de

poissons chinois occupe la vedette avec un affreux lampion « modern-style » que je trouvai ravissant. Les amis qui se trouvaient là étaient du genre classique — juristes, médecins, professeurs, rien à signaler à part un jeune avocat stagiaire marocain qui me parut extrêmement digne d'intérêt, sans que la réciproque, hélas, fût vraie. Après la fin de la soirée, je restai chez Suzanne jusqu'à deux heures du matin à écouter son enregistrement du *Don Giovanni* du Festival de Glyndebourne, et les coups frappés dans la cloison par les voisins nous séparèrent tandis que le Commandeur venait chercher son convive pour le lugubre festin du deuxième acte.

Bref : nous primes l'habitude, Suzanne et moi, de nous voir, d'abord toutes les semaines, puis deux fois, trois fois par semaine, puis presque tous les jours.

Il n'y avait pas que Mozart entre nous. Nous aimions les mêmes aspects de la vie, les mêmes sortes de gens, les mêmes livres; mieux : nous détestions les mêmes choses et les mêmes personnes, et les antipathies communes sont un lien plus étroit que les goûts partagés. Suzanne avait mauvais caractère, moi aussi : cela tombait bien, car, comme par hasard, nous étions toujours tous les deux en colère pour la même raison en même temps, de sorte que nos mauvaises humeurs s'annulaient l'une l'autre, comme les négatifs dans une équation.

Je n'habite pas très loin du Palais de Justice. Suzanne venait manger rapidement, à midi, avant d'aller plaider, et cette petite heure de soleil me donnait du courage pour corriger mes copies tout l'après-midi. Un jour sur deux, nous nous retrouvions le soir pour aller au théâtre ou à la salle Gaveau, ou tout simplement pour rester chez elle ou chez moi à écouter des disques.

Bien sûr, des profanes, des gens « du dehors », auraient pu s'imaginer « des choses »... mais, comme je savais bien qu'il n'en était rien, je n'y pensais même pas. Et il me paraissait évident que Suzanne, libre, intelligente et indépendante comme elle l'était, ne devait pas s'en préoccuper plus que moi.

Pourquoi fallait-il que Lizie, d'une phrase, vînt détruire cette tranquillité?

— Ça crève les yeux! elle en maigrit, la pauvre.

— Tu es folle!

Mais si, après tout, Lizie n'était pas folle? mais si Suzanne était vraiment amoureuse? allons, la situation était trop belle pour durer comme ça...

Une fois Lizie repartie, contente de soi et du poulet aux truffes, je posai sur le plateau de l'électrophone la 40<sup>e</sup> *Symphonie* par Furtwängler, et je pris mon courage à deux mains : la première qualité d'un Arcadien, à mon sens, doit toujours être la lucidité et le courage en face des problèmes désagréables.

Problème : Suzanne est-elle amoureuse de moi? Pas d'échappatoires, mon ami. Répondez honnêtement aux questions posées.

— Tout d'abord, avez-vous remarqué, dans le comportement de la demoiselle, quelque chose qui vous mette en mesure d'affirmer qu'elle *n'est pas* amoureuse de vous? — Euh... (temps de réflexion). Franchement, non. La seule preuve qu'on puisse avoir qu'une femme n'est pas amoureuse d'un homme donné, c'est qu'elle soit amoureuse d'un autre (ou, à l'extrême rigueur, d'une autre). Or, de toute évidence, ce n'est pas le cas de Suzanne : d'abord, elle a tout son temps libre; ensuite, il n'y a personne dont elle évite soigneusement de parler (ce que serait un signe) ou dont elle parle sans arrêt (ce qui en serait un autre).

— Dans ces conditions, mon ami, pourquoi êtes-vous si catégorique dans vos dénégations? par modestie? allons donc! vous n'êtes ni bossu, ni difforme, ni cacochyme, ni crétin; il vous arrive même, aimez-le, d'avoir quelque succès auprès de certains jeunes hommes qui... enfin, que... Il n'y a donc *a priori* aucune raison pour que Suzanne n'éprouve pas d'attirance pour vous. Vous avez les mêmes goûts, la même culture intellectuelle, des situations sociales à peu près équivalentes... »

Je devais bien en convenir : l'idée que Suzanne m'aimât n'était pas si absurde que je voulais m'en persuader. En y réfléchissant bien, même... samedi dernier, tandis que nous écoutions le *Quatuor avec piano* en sol mineur, j'avais constaté, inconsciemment (inconsciemment? c'est à voir...) qu'elle se rapprochait beaucoup de moi sur le canapé. Et hier, encore, dans la voiture en allant à Versailles, elle ne me laissait pas beaucoup de place pour changer les vitesses. Et sa nouvelle robe... quand je l'avais remarquée, quinze jours plus tôt, et que je l'en avais félicitée, elle était devenue toute rouge de plaisir. « Je vous plais, comme ça? »,

avait-elle demandé. Et moi, galant comme tous les Arcadiens, bien sûr, j'avais répondu : « Vous me plaisez toujours, Suzanne : Vous me plairiez en haillons ! » — Avec un peu de perspicacité, du reste, une réplique comme celle-là aurait pu lui permettre d'entrevoir la vérité ; les hommes « normaux » ne font pas de madrigaux aux femmes : ils leur font la cour s'ils ont envie d'elles, ils ne la leur font pas si elles ne les attirent pas, mais ce genre de galanteries un peu démodées est devenu un des privilèges de ceux pour qui les femmes sont un sexe purement décoratif.

Au fond, si l'idée ne m'avait pas jusqu'alors effleuré que Suzanne pût être amoureuse de moi, c'est qu'une telle perspective bouleversait tout le calme et fragile équilibre de mon existence, et nous avons, tous tant que nous sommes, une merveilleuse faculté pour ne pas voir ce qui nous déplaît. Mais, maintenant que Lizie m'avait mis le nez dessus, j'étais bien obligé d'en convenir : si, au lieu de Suzanne, c'était du jeune avocat marocain qu'il se fût agi, je n'aurais pas été si long à additionner deux et deux pour obtenir quatre.

\*  
\*\*

Chère Suzanne... Justement, le lendemain, nous avons rendez-vous pour aller dîner à côté de Chantilly dans un petit restaurant basque qui lui plaisait. Ce serait l'occasion de regarder les choses en face.

Et tandis qu'elle se tenait à côté de moi, silencieuse, dans la voiture — car elle a cette vertu, si rare chez les femmes : elle sait se taire ! — je songeais... Une vie avec elle... ce calme, cette chaude affection, la douceur d'un foyer (qui, parmi nous, n'y rêve de temps en temps ?), des enfants peut-être, qui lui ressembleraient et à qui nous apprendrions, ensemble, l'amour de la vie... Beaucoup de musique, une atmosphère d'amitié et de respect mutuel...

Mais voilà : je n'aimais pas Suzanne ; enfin, pas au sens où on aime une femme avant de l'épouser. Je l'aimais bien, je l'aimais beaucoup ; mais chacun sait qu'aimer beaucoup, ce n'est pas aimer.

Je me tournai vers elle ; elle me sourit.

— Qu'avez-vous, aujourd'hui ? Vous êtes soucieux ?

— Non, Suzanne... Ou plutôt, oui : je suis un peu soucieux. Je pense à vous — à moi — à nous...

Son sourire se figea.

— Est-ce pour vous une source de soucis ?

— Je me le demande.

— Vous ne croyez pas que la solution est toute simple ?

Elle avait soudain une toute petite voix. Ma main droite quitta le volant et se posa sur la sienne.

— Je finis presque par le croire, dis-je.

\*  
\*\*

Dès que je me retrouvai seul, je fus envahi par un mal de tête harcelant... Étais-je en train de faire la plus grande folie de ma vie, ou au contraire d'entrer dans le port à l'abri des tempêtes ?

Certes, je suis ce qu'on appelle « un homosexuel ». De ce côté-là, au moins, il n'y a pas de doute à avoir. Mais, au fond, qu'est-ce que cela signifie ?

Que j'aime les êtres du même sexe que moi ? Et alors ? Si j'en crois les « bons auteurs » d'*Arcadie*, les Serge Talbot, les Pierre Nédra, les Marc Daniel, il n'y a rien là d'aberrant ni de monstrueux. Il y a, de par le monde, des quantités de gens qui éprouvent du plaisir à faire l'amour en dehors des voies puériles et honnêtes de la morale traditionnelle, et que cela n'empêche pas de se marier, d'avoir des enfants, de rendre leur femme heureuse et d'être heureux eux-mêmes.

Puisque je me pique d'être un homme « comme les autres » — et le Rapport Kinsey m'affirme que j'ai raison — pourquoi n'épouserai-je pas Suzanne ? Les Grecs, nos chers Grecs de l'Antiquité, que nous appelons si volontiers à la rescousse, avaient autant d'attrance pour les garçons que d'aversion et de mépris pour les célibataires... Il est vrai que ce ne sont pas les « garçons » que j'aime, moi. Mais est-ce une si grande différence ?

Parvenu à ce point de mes réflexions, j'étais prêt à tout. Que je dusse tromper Suzanne, je n'y pensai pas un instant. Bien entendu, je lui dirais la « vérité », avant de lui proposer le mariage. Je la connaissais assez pour savoir qu'elle n'accorderait pas à ce « détail » une importance exagérée — du reste, une femme amoureuse épouserait l'homme qu'elle aime quand bien même il lui avouerait qu'il a un crime sur la conscience, c'est bien connu.

Et après le mariage...? J'étais assez lucide pour savoir que je ne pourrais pas, indéfiniment, résister à la tentation... Mais déjà je me voyais faisant lire *Arcadie* à ma future femme, lui ouvrant les yeux, lui expliquant le problème en la tenant tendrement dans mes bras... Car, ah oui! il faudrait la tenir dans mes bras..., ce détail était déjà moins enthousiasmant. Mais il faut bien de petits sacrifices pour être heureux...

\*  
\*\*

Et le lendemain, je me retrouvai avec Suzanne chez moi. J'avais mis en « musique de fond » un *Divertimento* très italien et très salzbourgeois tout ensemble, la fenêtre était entrouverte sur une soirée tiède... J'avais les mains moites et la gorge sèche.

Suzanne était vraiment ravissante. Elle avait mis, justement, sa nouvelle robe que je lui avais dit aimer; elle exhalaient un frais parfum de foin fané et de tilleul, sa peau était douce, ferme, dorée..., un beau fruit...

Elle était rêveuse, silencieuse. Elle se recroquevillait sur le canapé, comme si elle eût eu froid. Son regard se chargeait, par moment, d'une drôle de lueur que je ne lui connaissais pas, brûlante et incertaine à la fois. Je m'assis à côté d'elle.

— Vous ne trouvez pas, dit-elle, que tout est simple?

J'aurais bien voulu être de son avis, mais non : justement, tout m'apparaissait, soudain, incroyablement compliqué. Je balbutiai quelque chose.

Elle se tourna vers moi, et, dans le mouvement qu'elle fit, sa jupe remonta au-dessus de ses genoux sans qu'elle la retirât vers le bas.

— Je n'ai pas entendu, murmura-t-elle.

Cette fois, je n'avais plus besoin de Lizie pour m'éclairer. La situation avait au moins le mérite d'être claire. Un geste... et ma vie était changée. Un geste, et c'était la tranquillité conjugale, mon existence partagée avec cette femme adorable, un foyer, une famille... Un geste... mais quel geste!

Je posai ma main sur son bras. Elle frissonna.

— Chéri... dit-elle. Et elle m'embrassa sur les lèvres.

Une sueur froide m'inonda; je n'avais plus ni bras ni

jambes, rien que mon cœur qui battait à grands coups, et une sensation de vide, de vide... J'entendis sa voix.

— Qu'avez-vous?

— Rien... un malaise. Ça va passer.

Je me levai, marchai jusqu'au balcon. Elle était là, inquiète, incertaine... dans la lumière de la lampe, ses cheveux formaient un halo d'or, ses grands yeux bleus se teintaient de noir... Mon Dieu, comme j'aimais cette femme, en cet instant! quelle torture de ne pouvoir l'atteindre! Jamais je n'avais connu un tel déchirement.

— Suzanne, je dois tout vous dire...

Je revins m'asseoir à côté d'elle, mais à l'autre bout du canapé. Je parlai comme dans une transe. Je lui racontai tout — mon enfance, le goût que j'éprouvais pour le chauffeur de mon père lorsque j'avais cinq ans, la prise de conscience de mon adolescence, ce que je ressentais en ce moment...

Nous nous retrouvâmes dans les bras l'un de l'autre, pleurant comme deux enfants. Jamais, sans doute, deux amants ne furent plus amoureux — ni plus chastes. Mozart était, en cette heure amère de notre vie, notre compagnon comme il l'avait été des moments heureux. Nous écoutâmes en silence la fin du *Divertimento*...

\*  
\*\*

Le mois dernier, je suis allé assister, avec Lizie, à l'église Saint-Paul-Saint-Louis, aux noces de Suzanne. Elle épousait un jeune chirurgien, que Lizie avait cru compter un moment au nombre de ses victimes. A la sacristie, il m'a regardé d'un drôle d'air, pas très amène : sans doute avait-il entendu des racontars sur Suzanne et moi...

L'organiste a joué du Mozart. J'ai eu la gorge très serrée et je me suis mouché.

— C'est idiot, ces mariages, a dit Lizie, qui était de mauvaise humeur; on y attrape toujours froid, comme aux enterrements.

MARCEL DODE.

# REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

par

ROBERT AMAR

## I. — OSCAR WILDE

(suite) (1)

En 1891 alors qu'il était étudiant à Oxford (où il avait eu quelques aventures douteuses, vite étouffées à cause de son nom), Alfred Douglas fut conduit, un jour de congé, à Tite Street, à Londres, chez Oscar Wilde, alors âgé de quarante ans, par un homosexuel notoire, Lionel Johnson.

Il fut séduit d'emblée par le ton original et spirituel du maître de maison (marié depuis sept ans), sa vaste culture et son goût des belles choses.

L'auteur déjà réputé (*Intentions* et *Le Portrait de Dorian Gray* avaient paru, *L'Eventail de Lady Windermere* était en répétition) fut séduit par le jeune lord qui, à vingt-trois ans, en paraissait seize, son regard clair, son teint de rose et ses cheveux de miel : un coup de foudre. Ainsi commença ce qui devait devenir une grande passion, du côté de Wilde tout au moins, car l'autre se contenta de se laisser aimer et gâter avec une forte dose d'égoïsme et la cruauté inconsciente de la jeunesse.

La volonté de l'aîné était devenue la vassale de l'autre : « tu es cet élément divin dont j'ai besoin, élément de grâce et de beauté » ; il céda à tous ses caprices, triomphe de la nature médiocre sur la supérieure — le cas n'est, hélas ! pas rare. Pour des raisons différentes, ils se devinrent indispensables, passant ensemble la plus grande partie des jours

(1) Voir *Arcadie*, n° 100.

## TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

et des nuits ; inséparables, on les voyait partout, au Savoy ou au Café Royal, pour le déjeuner, le soir, au théâtre ou au music-hall et puis encore pour le souper. Mrs. Wilde qui accueillait le jeune lord dans son intérieur et au cours des diverses villégiatures du ménage se plaignait qu'il accaparât le temps et les pensées de son mari, mais elle finit par accepter cette situation non sans souffrir profondément d'être ainsi délaissée.

Cette intimité si étroite — dans laquelle il y avait de la pose et du défi — faisait l'objet de racontars. Mais le public se trompait comme se trompera le tribunal car l'attachement de Wilde était passionné mais presque platonique (on en trouve bien le ton dans ces lignes d'une épître : « il est merveilleux que tes lèvres vermeilles semblables aux pétales de la rose soient faites pour la musique des sons autant que pour l'ivresse des baisers »).

Il n'était ni actif ni passif, il aimait la jeunesse (la sienne à travers celle des autres) et baisers et caresses étaient pour sa passion un aliment suffisant. Bosie (c'était le surnom qu'il lui donnait) a affirmé, de son côté, qu'il n'y eût jamais entre eux que deux ou trois fois seulement ce qui se passe habituellement dans toutes les public-schools d'Angleterre.

Au procès, la description par l'accusé de l'amour platonique (qui déchaîna un tonnerre d'applaudissements et quelques sifflets) était bien leur véridique histoire ; public et juges en en doutant se trompaient donc, à moins qu'ils n'entendissent le sanctionner tel qu'il était : qu'un grand amour pur et haut, capable d'holocauste, existe dans le cœur d'un homme pour un autre homme, voilà ce que la tradition ne pouvait admettre, voilà ce qui soulevait la vieille morale bourgeoise, voilà ce qu'il fallait jeter en prison.

« L'amour qui n'ose pas dire son nom, à notre époque, est cette immense affection d'un homme mûr pour un autre plus jeune, semblable à celle qui unissait David à Jonathan, semblable à celle dont Platon a fait les fondements de sa philosophie, semblable aussi à celle que l'on trouve dans les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Shakespeare. C'est cette affection profonde, spirituelle, aussi pure que parfaite... Il n'y a rien en lui qui soit contre nature... Il naît fatalement entre un homme mûr et un plus jeune quand le plus âgé a des goûts intellectuels et quand le plus jeune a toute la joie, l'espérance et les mirages de la vie devant

lui. Qu'il doive en être ainsi, c'est ce que le monde ne comprend pas. »

On sait que c'est le jeune lord qui fit connaître à son ami, par l'intermédiaire de Taylor, son procureur attitré, toute la racaille de grooms, de valets, de cochers, prostitués ou maîtres-chanteurs qu'on vit défiler au procès; mais cela, Oscar, chevaleresque, ne le révéla jamais.

Bosie, par haine de son père, poussa son ami à intenter à celui-ci un procès en diffamation (il l'avait accusé de « jouer au sodomite »). Ce premier procès, perdu, en amena un second qui conduisit à la barre les garçons qu'ils fréquentaient; à noter qu'aucun ne l'accusa d'actes sodomiques mais d'indécences : caresses et échanges intercruraux. On ne saurait prendre trop de soin à choisir ses ennemis, constatera plus tard la victime. Dans son empressement à suivre le funeste conseil, les psychanalystes trouveraient peut-être un besoin inconscient de douleur chez un voluptueux : ayant connu tous les plaisirs, il court au devant de la torture.

L'homosexualité étant punie par la loi de 1885, Wilde fut condamné, le 20 mai 1895, au maximum de la peine soit deux ans de travaux forcés.

C'est en prison qu'il écrivit *De Profundis*, lettre adressée à Bosie dans un ton de réquisitoire et *La ballade de la Geôle de Reading* si émouvante.

Au cours d'une promenade dans les bois, en 1892, la mère de Lord Alfred avait dit à Oscar que son fils avait deux défauts principaux : « La vanité et une totale incompréhension des questions d'argent. » Son interlocuteur sourit sans se douter que ces deux défauts le mèneraient à la prison et à la faillite.

Douglas vint rejoindre son ami à sa libération, à Rouen, d'abord, puis à Naples où ils vécurent trois mois ensemble. Il écrivit à sa mère : « Je l'aime et l'admire encore..., je le considère comme un martyr du progrès..., je n'ai pas l'intention de cesser de correspondre avec lui ou de le voir de temps à autre. » Il restera dans cet état d'esprit jusqu'à la mort de son ami, mais à partir de 1911, date de son entrée dans l'Eglise Catholique, il aura une attitude tout opposée, confirmée dans deux ouvrages, en 1929 et en 1940 : « Je honnis et méprise aujourd'hui ce que je croyais inoffensif. »

De son côté, Oscar écrivait de Naples le 21 septembre 1877 à Robert Ross : « Je ne peux pas vivre sans l'atmosphère

de l'amour; il faut que j'aime et que je sois aimé, quel que soit le prix que je paye pour cela... Quand les gens diront du mal de moi à cause de Bosie, dis leur qu'il m'a offert de l'amour et que, moi, dans ma solitude et mon déshonneur, après trois mois de lutte contre un monde hideux et philistin, je me suis tourné tout naturellement vers lui. Bien entendu je serai souvent malheureux mais pourtant je l'aime : le simple fait qu'il ait ruiné ma vie me le fait aimer davantage. »

De fait, leur séjour à Naples fut une suite continuelle de querelles et de réconciliations. Au surplus, ils n'avaient aucun sens de l'argent; ils se trouvèrent bientôt dans une impasse, les subsides étant refusés par l'épouse de l'un et par la famille de l'autre s'ils ne se quittaient pas.

Cette séparation fut très douloureuse pour Oscar : « C'est l'expérience la plus amère d'une vie chargée d'amertume; c'est un coup absolument affreux et paralysant mais cela devait venir et je sais qu'il vaut mieux ne plus jamais le revoir. Je n'en ai aucun plaisir, il m'emplit d'horreur. »

Pourtant ils se revirent plusieurs fois lorsque Bosie traversait Paris où il s'était installé : le passé ne se laisse pas aussi aisément abolir lorsqu'il a poussé dans le cœur des racines aussi fortes.

\*\*

Oscar Wilde et ses enfants : vaste domaine qui aurait pu rester secret. Par chance, pour nous éclairer, nous possédons un document capital, *Fils d'Oscar Wilde*, publié par Vyvyan en 1955; nous y trouvons une réponse franche à toutes les questions que nous pouvions nous poser.

Le mariage de ses parents eut lieu en 1884; l'année suivante naquit Cyril et, en 1886, Vyvyan. Celui-ci nous raconte les souvenirs de ses premières années auxquels son père (qu'il ne revit jamais après 1895) est mêlé de si près.

Bien qu'il ait paru à ses fils « si beau et si distingué », il était pour eux un vrai compagnon de jeux dont la venue à la nursery était toujours attendue avec impatience. Il se mettait à quatre pattes sur le parquet, devenant tour à tour lion, loup, cheval sans le moindre souci de se salir; il réparait aussi leurs jouets. A d'autres moments pour les faire rester tranquilles, il leur racontait des contes de fées ou des histoires d'aventures prises dans son inépuisable répertoire.

Au bord de la mer, lui qui aimait la nage, la voile et la pêche, il les emmenait avec lui quand le vent n'était pas trop fort. Sur le sable, ils bâtissaient ensemble des châteaux avec tours, remparts et tunnels. Un papa comme les autres, en somme, et même plus proche de ses petits que beaucoup d'Anglais de l'époque.

Dans ce ciel serein, éclate brusquement le coup de tonnerre de 1895 avec les trois procès. Les deux écoliers sont rappelés et vont partir se cacher à l'étranger pour changer d'identité et oublier le passé. Leur mère (restée à Londres pour assister son mari jusqu'à ce qu'elle fut chassée par l'intrusion des huissiers) les y rejoignit.

Le calvaire n'en était qu'à la première station. Ce fut d'abord Glion, près de Montreux : le directeur de l'hôtel, « pour le bon renom de sa maison », informa bientôt ses clients qu'il ne pouvait plus les garder. « Cyril avait près de onze ans et je n'en avais que neuf, mais nous étions des parias et des indésirables. »

Cyril avait intercepté un article de journal : il questionna mais n'obtint qu'une réponse évasive; il n'eût de repos qu'après avoir découvert ce dont il s'agissait : « Il en éprouva une affreuse détresse et cela le rendit à tout jamais un pessimiste taciturne. » Vyvyan, lui, avait onze ans quand il apprit que son père s'était trouvé en difficulté mais il ne connut que sept ans plus tard la nature des griefs relevés contre lui.

Après Glion, Nervi, sur la côte ligure, Bevaix, près de Neufchâtel, Sori, proche de Gênes..., la vie de ces errants ne peut se stabiliser.

Leur nom change : par autorisation royale, Wilde devient Holland, un vieux patronyme du côté maternel.

En février 1896, leur mère les quitte pour retourner à Londres et apprendre à son époux la mort de sa propre mère Lady Wilde à laquelle il était tendrement attaché. A cette occasion, le benjamin risque une question :

- Où est père? Pourquoi ne le voyons-nous plus jamais?
- Il ne va pas très bien. Il a eu beaucoup d'ennuis.

Ayant peur d'en demander davantage, il en resta là mais prit conscience du désespoir qui minait sa mère.

Il fallait maintenant une éducation régulière; mais à l'école de Fribourg, en Bade, succéda celle d'Heidelberg; ici comme là, la discipline était rude et les professeurs des monstres de cruauté.

« Etre un enfant illégitime était une condition très simple en comparaison de celle dans laquelle nous nous trouvions... Nous avons su ce qu'était qu'avoir un père fêté et admiré et l'obligation où nous étions maintenant de le renier et d'enfouir au fond de notre cœur jusqu'à son existence constituait pour des enfants un terrible fardeau à porter. La pensée qu'à tout moment une remarque indiscrete ou une rencontre de hasard avec une de nos anciennes connaissances pourraient nous trahir était comme une épée de Damoclès constamment suspendue sur nos têtes. »

Vyvyan fut placé comme interne, à Monaco, au Collège de la Visitation, dirigé par les Jésuites; la Princesse Alice, restée fidèle à son père et protestataire contre le traitement inhumain qu'on lui infligeait, s'était offerte pour l'accueillir, chez elle, aux sorties.

En avril 1898, le jeune pensionnaire reçut la dernière lettre de sa mère. Elle lui disait : « Essaie de ne pas songer avec dureté à ton père. Souviens-toi qu'il est ton père et qu'il t'aime. Tous ses ennuis sont venus de la haine d'un fils pour son père et quoi qu'il ait fait, il en a amèrement souffert. »

En même temps qu'il lui apprenait, peu après, la mort de sa mère, le Père Spirituel du Collège lui faisait connaître que son père avait été en prison mais qu'il était libre maintenant. L'enfant en éprouva un immense soulagement.

Bientôt, on ramena Vyvyan en Angleterre, chez une tante; la conspiration du silence était, là, bien organisée : en lui laissant entendre que son père était mort et en le séparant de son frère. « Pauvre Cyril! Il avait une jeunesse bien plus tragique que la mienne. Ma propre jeunesse était pleine d'inquiétudes mais lui portait le poids d'une réalité qu'il avait découverte beaucoup plus jeune. »

En juin 1914 — il avait vingt-neuf ans — des Indes où il s'était engagé dans une brigade d'artillerie, Cyril — qui avait terminé ses études de pasteur — écrivait à son frère : « Quand je rentrai en Angleterre, en 1898, je me rendis naturellement mieux compte de notre situation. Peu à peu l'idée que je devais racheter ce qui avait été perdu m'obséda. En 1900, cela devint l'objet définitif de ma vie... Plus j'y pensais, plus je devenais convaincu qu'avant toute chose, il me fallait être un homme. Pas de clameurs d'artiste décadent, d'esthète efféminé, de dégénéré sans caractère. C'est là le premier pas. Pour cela, j'ai travaillé, j'ai peiné... Je ne

suis pas un héros insensé, passionné, irresponsable. Je ne demande rien de plus que de finir dans un combat honorable pour mon Roi et pour mon pays.» Il fut tué le 9 mai 1915, sur le front de France, dans un véritable duel avec un tireur d'élite allemand.

(A suivre.)

ROBERT AMAR.



Der Kreis      LE CERCLE      The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

## L'HOMOSEXUEL VU PAR

### QUELQUES AUTEURS DRAMATIQUES

par

ROGER GELLERT

(suite \*)

Le pionnier, dans le domaine des pièces traitant de l'homosexualité « scolaire », fut Travers Otway, l'auteur des *Années cachées* (*The Hidden Years*). Dans cette pièce, écrite d'un point de vue qui pourrait être celui d'un professeur libéral, il était question d'une amitié entre un « grand » et un « petit », brisée par la tyrannie puritaine d'un proviseur plutôt que par les moqueries des autres élèves; les deux garçons étaient simplement présentés comme les héros d'un amour contrarié, et n'allaient pas plus loin que de se tenir par la main et de se réciter un peu de poésie. Tout cela était extrêmement chaste, et je ne sais pas ce que Mr. Otway aurait pensé, quelques années plus tard, de ma propre pièce *Curieux Honneur* (1), où la lecture de Shakespeare sert, sans équivoque, de prélude aux jeux les moins innocents. Mais, bien qu'il soit plein de comportements homosexuels, *Curieux Honneur* n'a nullement la prétention d'être une pièce « sur l'homosexualité »; ce que j'ai eu soin d'y exprimer le plus clairement possible, c'est que n'importe quel garçon en bonne santé est fatalement amené à l'homosexualité si on l'enferme avec d'autres garçons, à un âge où la sexualité est très vigoureuse. De sorte qu'en définitive, les pièces dont l'action se passe dans les collèges ne concernent pas davantage notre sujet que les pièces sur la « fausse homosexualité ».

Que nous reste-t-il donc après enquête?

D'abord, quelques pièces tristes, sentimentales et dignes, qu'il n'y a pas lieu d'énumérer ici, et qui surgissent à intervalles réguliers, œuvres d'apologistes bien intentionnés, mais

(\*) Voir *Arcadie*, n° 101, mai 1962, pp. 331-337.

(1) *Arcadie*, n° 93, septembre 1961, p. 476.

dépourvus de la vitalité qui seule pourrait les élever au-dessus des « pièces à thèse ».

Plus intéressantes et plus significatives sont les timides incursions de l'homosexualité dans le « West End commercial ». On l'a vue lever la tête un instant, par exemple, à la fin d'*Exercice sur cinq doigts (Five Finger Exercise)*, de Peter Shaffer, où la mère, dans un élan de furie vengeresse, accuse son fils d'éprouver une passion homosexuelle pour le jeune précepteur allemand dont elle est elle-même entichée. En réalité, l'affection du fils pour le précepteur était évidente, mais rien ne permettait de dire si elle était de nature sexuelle ou non; le garçon, il est vrai, n'éprouvait aucun intérêt pour les filles, mais on a l'impression que cette accusation lancée par la mère a surtout pour but de permettre quelques dernières répliques à effet avant la chute du rideau.

Le monde de Tennessee Williams, grouillant de toutes les passions avouées ou secrètes, devrait être, semble-t-il, un bouillon de culture idéal pour l'homosexualité; pourtant la récolte est maigre. Dans *Un Tramway nommé Désir*, il n'y a guère qu'un flashback sur le mariage de Blanche. De même dans *Camino Real*, la scène « baron de Charlus » est marginale. Puis vient, dans *Une chose inavouée*, le troublant petit dialogue entre la formidable Cornelia Scott et sa petite compagne timide, Grace Lancaster : lorsque Cornelia échoue dans son ambition d'être élue Présidente des « Confederate Daughters », ses relations avec Grace en arrivent au point de rupture. « Je sens qu'il y a entre nous une chose inavouée qu'il faut finir par dire. Pourquoi me regardez-vous ainsi? » « Comment est-ce que je vous regarde? » « Avec une véritable terreur! » « Cornelia! » Grace ne peut pas dire, et ne dira pas, la chose inavouée, mais elle verra avec une apparence de satisfaction la défaite de Cornelia : le sujet est esquissé en teintes douces, mais il est au centre du drame. Dans *Soudain l'été dernier*, au contraire, il est à nouveau traité en couleurs vives mais reste marginal : c'est le hideux mystère de ce qui s'est passé dans le bûcher, le fait dramatique auquel il est fait allusion et devant lequel on bronche et qui ne sera finalement révélé que dans la dernière scène, la mort de Sebastian Venable déchiré et mutilé par les garçons affamés qu'il poursuivait de ses désirs; ce qui, tout compte fait, n'est que du Grand-Guignol maladif. La seule pièce dans laquelle Tennessee Williams soit réellement aux prises avec un personnage homosexuel est *La chatte sur un toit brûlant*, où Bricks, l'ancien chroniqueur sportif alcoolique, ne boit, de toute évidence, que pour oublier ce qui ne va pas dans son ménage. Il ne couche plus depuis longtemps avec sa femme Maggie, et dans la scène centrale son père va jusqu'au cœur du problème en demandant à Bricks pourquoi il se saoule. « Pour tuer mon

dégoût », répond Bricks; dégoût du « mensonge », des tromperies et des faux-semblants. Mais le père insiste : « Tu t'es mis à boire quand ton ami Skipper est mort. » Bricks réagit avec une indignation terrifiée et éclate en cris hystériques : « Alors tu crois ça aussi? Tu crois ça aussi? Tu crois que Skipper et moi on a, on a, on a — couché — ensemble? Et, comme son père essaie vainement de le calmer : « Tu me — dégoûtes! Parler si légèrement! — d'une — chose comme ça... — Tu ne sais donc pas ce que les gens pensent de ça? Combien ils sont dégoûtés par ça? » Et il continue : « Pourquoi une amitié, une vraie, vraie, profonde, profonde amitié entre deux hommes ne peut-elle pas être respectée comme quelque chose de propre et de décent sans être traité de — » « Mais si, mais si, pour l'amour du Ciel! » « — de tantouzerie...! » Puis vient la réplique commerciale : « Skipper et moi, c'était une chose propre, une chose vraie entre nous!... Normale? Non! c'était trop rare pour être normal... » C'est du bon théâtre (si on arrive à se dépêtrer de l'excentrique ponctuation) et, comme l'observe assez verbeusement Williams dans une indication scénique, « nous mesurons, dans l'hystérie de Bricks, à quel point il a été marqué par les préjugés conventionnels du milieu où il avait reçu ses précoces lauriers ». L'auto-illusion de Bricks est plus grotesque que les mensonges de son père.

Dans le théâtre français moderne, l'œuvre de Genêt, le « saint Genêt » de Sartre, pédéraste et repris de justice, est étonnamment peu éclairante. Bien qu'il y ait bon nombre d'implications lesbiennes dans *Les Bonnes*, le thème en est la relation maître-serviteur et la nature des apparences. *Le Balcon* met en scène presque toutes les variétés sexuelles à l'exception de l'homosexualité, et s'il est vrai que l'obsession personnelle de Genêt est au centre de *Haute-Surveillance*, qui se passe en prison, il faut reconnaître que c'est une pièce morne et terne, pâle reflet de ses remarquables livres.

André Roussin, dans *Les Œufs de l'autruche*, a décrit, dans une scène charmante, un père bourgeois découvrant que son fils est homosexuel; à Londres, la version édulcorée de cette pièce, intitulée *Hippo Dancing*, était beaucoup moins drôle que l'original.

Une des plus belles pièces françaises bâties sur un thème homosexuel est *Sud*, de Julien Green. C'est une œuvre riche d'atmosphère, lourde de signification, d'un style parfois un peu trop monumental pour mon goût, mais puissante, énergique et mordante. Le héros tragique, Jan Wiczewski, consumé d'un amour soudain pour le jeune officier sudiste MacClure à la veille de la Guerre de Sécession, est l'« étranger » par excellence : polonais, nordiste et homosexuel.

Regina, la seule autre Nordiste de cette maison sudiste, aime Wiczewski, mais quelque chose en lui la repousse. Jusqu'à quel point Wiczewski est lui-même conscient de sa différence d'avec les autres hommes, jusqu'à l'arrivée de MacClure, l'ange de la pureté et de la colère? Ce n'est pas du tout clair. A partir de ce moment il est condamné; MacClure le fascine; il se sent obligé de parler de lui, sous des prétextes détournés, avec des filles; au cours d'une longue et trouble conversation avec le jeune Jimmy, il va même jusqu'à avouer sa passion sans espoir, mais, encore une fois, de façon si oblique que le garçon pense qu'il s'agit de sa sœur.

Il est évident, dès lors, que Wiczewski est attiré irrésistiblement vers sa propre ruine; dans la scène centrale du drame, il essaie de se déclarer à MacClure, mais le fait en termes si voilés et si vagues que MacClure, à son tour, se trompe sur le sens de sa confession et croit que Wiczewski hésite entre le Nord et le Sud dans le conflit qui vient. « Si je ne sentais que vous êtes troublé, malheureux peut-être », dit-il au Polonais, « j'aurais quitté cette pièce, car presque rien de ce que vous me dites depuis un moment ne m'est intelligible. J'ai l'impression que tous ces mots dont vous vous servez dissimulent ce que vous n'osez dire ». MacClure n'a que trop raison. Mais, lorsqu'il comprend enfin qu'il s'agit d'une question d'amour, il avoue à son tour qu'il est amoureux, sans espoir, d'une personne qui se trouve dans la maison. Wiczewski est doublement bouleversé quand MacClure lui prend la main et dit : « Lieutenant Wiczewski, quelque chose m'attire vers vous, que je ne saurais bien m'expliquer moi-même... », et quand il enchaîne en racontant la touchante histoire de l'affection similaire qu'il éprouvait jadis pour un camarade d'école (« Nous échangeâmes nos livres de prières. Tout cela paraît un peu ridicule aujourd'hui... »). L'ironie de cette scène finit par devenir presque électrique et Wiczewski ne voit qu'un seul moyen d'en sortir. Il accuse MacClure d'être trop poltron, trop innocent, trop hypocrite pour oser déclarer son amour, et finalement il le frappe au visage. MacClure est obligé de le provoquer en duel sur-le-champ. Wiczewski accepte avec empressement : « Je veux ta mort... Je ne puis pas plus attendre que l'amoureux qui court à son rendez-vous. Ce sera cette nuit, sous les arbres. » Et ce n'est pas là une métaphore : il pense vraiment ce qu'il dit. Ils se battent, et après avoir sauvagement attaqué au début, Wiczewski cesse de se garder et laisse MacClure le tuer. *Finita la commedia.*

L'autre pièce, peut-être plus belle encore, est *La Ville dont le prince est un enfant* de Montherlant, moins « théâtrale » au sens scénique du mot, mais plus profonde comme analyse du supplice de l'homosexuel. L'action se passe dans un collège

catholique en France; elle raconte comment une amitié sentimentale entre deux garçons est brisée par un jeune prêtre que pousse la jalousie. Le personnage du prêtre, l'abbé de Pradts, est une étude, d'une effrayante vérité, de l'obsession de posséder. Il s'est fait une « mission » particulière d'arracher le plus jeune des deux garçons, Soubrier, à la vie immorale qu'il mène. « Dieu », lui dit-il, « a créé des hommes avec une sorte d'amour qui est plus que l'amour des pères, pour des enfants qui ne sont pas les leurs, et qui sont mal aimés, et il se trouve que vous êtes tombé sur un de ces hommes-là... ». Mais c'est un amour sans scrupules et Soubrier ne tarde pas à en faire l'expérience. Les méthodes délicates ayant échoué, l'abbé provoque un scandale public au sujet des relations entre les deux garçons, de sorte que l'ainé est renvoyé du collège, laissant le plus jeune à la merci de son mentor émotionnel. Du moins le croit-il : mais alors entre en scène le Supérieur du collège, personnage d'une austérité grandiose, qui clôt la pièce par un épuisant et terrible entretien avec l'abbé de Pradts. Il lui reproche la façon hystérique dont il a traité l'incident et l'accuse d'éprouver pour Soubrier des sentiments qui dépassent l'intérêt religieux. En fait, réalisant que cet « amour » est un danger spirituel, aussi bien pour le jeune garçon que pour l'homme, le Supérieur a décidé de renvoyer aussi Soubrier. Il fouaille l'abbé effondré avec une sévérité croissante, lui demande de prier pour Soubrier et lui dit qu'un jour, peut-être, il le retrouvera. « Ce sera trop tard », dit de Pradts. Le Supérieur bondit : « Trop tard? Que voulez-vous dire? Et n'aurai-je donc connu de vous que des mouvements qui ne sont pas chrétiens? Trop tard! Qu'avez-vous donc aimé? Vous avez aimé une âme, cela est hors de doute; mais ne l'avez-vous aimée qu'à cause de son enveloppe charnelle qui avait de la gentillesse et de la grâce? Et le savez-vous? Et est-ce cela que vous aimez? Et était-ce cela votre amour? » Et, recommandant le prêtre à l'amour de Dieu, il le laisse brisé et sanglotant.

Cette pièce, merveilleusement vraie et envoûtante, n'a pas encore été représentée par une troupe professionnelle, car Montherlant juge qu'il ne convient pas à de jeunes garçons de jouer en public; mais elle a été radiodiffusée en 1960 par le Troisième Programme de la B.B.C., dans l'excellente traduction de Henry Reed, avec une inoubliable composition du rôle de l'abbé de Pradts par Denholm Elliott.

L'archi-apôtre de la pédérastie, André Gide, n'a pas laissé de pièces homosexuelle (2), mais l'*Arts Theatre* a donné, il y

(2) Mr. Gellert semble oublier de citer ici *Saül*, qui date de 1904 (N.D.T.).

a quelques années, une adaptation de son roman *L'Immoraliste*. Sur la scène, il faut avouer que cette chronique d'un mariage brisé par les pièges sexuels de l'Algérie s'est révélée une expérience assez morne — morne parce que le mari homosexuel faisait simplement figure d'un de ces infirmes médiocrement intéressants — un de plus.

A l'issue de cette étude, aucune tonalité d'ensemble ne se dégage de cette polyphonie de variations sur le thème homosexuel, et je n'ai pas cherché à en imposer une. Mais je crois qu'on peut dire assez sûrement qu'au stade actuel il ne suffit plus de traiter simplement l'homosexuel comme un invalide pathétique ou comme un amusant grotesque. C'est pour cela que je renâcle devant le style « humain et large d'idées », et que j'apprécie l'attitude de notre jeune Sapho (aucune insinuation d'ordre sexuel dans ce surnom!), Shelan Delaney, l'auteur de *Un goût de miel* (3). Dans cette pièce, le garçon homosexuel, Geoffrey, est un personnage réel, un être de chair et de sang, non un symbole sexuel; et la curiosité de Jo à son sujet (« Je veux savoir ce que tu fais, et pourquoi tu le fais »), aussi bien que son appréciation réaliste de l'intérêt qu'offre Geoffrey à ses yeux (« Je voudrais que tu restes toujours près de moi, parce que tu ne demanderas jamais rien de moi »), reflètent avec exactitude le côté bon et tolérant de la morale des jeunes.

J'espère que, de cette base de départ, nous arriverons à nous élever plus haut et à jeter, loin de toute sentimentalité, un peu de lumière sur le magma de peurs irrationnelles et de préjugés qu'est l'attitude de la société vis-à-vis de l'homosexualité. L'amour sous toutes ses formes est un sujet très amusant, mais, alors que nous sommes blasés sur la comédie de l'amour hétérosexuel, celle de l'amour homosexuel est à peine explorée. Dans son autobiographie, Stephen Spender raconte la passion qu'il éprouva à Oxford pour un « costaud » assez touchant. Il se donna toutes les peines du monde pour se lier avec lui, s'efforça de partager ses goûts pour le sport et la mécanique, fit une longue promenade à pied avec lui. « Je ne réussis », dit-il, « qu'à l'embarrasser et à l'ennuyer, et je m'ennuyais moi-même avec cette camaraderie artificielle que j'avais fabriquée entre nous! » Finalement il se décida à précipiter les choses, s'arrangea pour coincer l'objet de son amour et lui exposa ses sentiments. « Quand j'eus fini de parler, il me regarda d'un air stupéfait et il me dit naïvement : Sais-tu, vieux, que c'est la première fois que tu me causes sans me casser les pieds? »

En substance, c'est ici la même scène qu'entre Wiczewski

(3) *Arcadie*, n° 77, mai 1960, p. 318.

et MacClure dans *Sud*, mais l'ironie ici est comique et non tragique. Au fur et à mesure que la compréhension de l'homosexualité s'accroît, les potentialités comiques tendent à l'emporter sur les tragiques : pour le moment, elles sont en position d'équilibre. Il y a encore un côté grave : nous pouvons voir des hommes obsédés, aveuglés et ruinés par des passions dévastatrices, se cramponnant désespérément à des lambeaux d'amitié, sans aucun des utiles ciments que constituent un foyer et des enfants pour leur permettre de maintenir un semblant de cohésion dans leur vie et leur donner l'illusion d'avoir encore quelque chose à quoi tenir; nous en voyons d'autres qui luttent sans espoir contre des tendances que ni leur éducation, ni leur milieu social, ni leur religion ne leur ont appris à comprendre ou à accepter. Mais l'aspect comique existe aussi, tout aussi réel, tout aussi important, et il sera peut-être plus bienfaisant encore en allégeant l'atmosphère. Ce dont, par-dessus tout, nous avons besoin dans ce domaine, ce n'est pas l'émotion, mais la connaissance et la raison : la chose la plus drôle et, en même temps, la plus émouvante du monde, tout compte fait, c'est la vérité.

ROGER GELLERT

Traduit de l'anglais par

MARC DANIEL.

## EXTRAITS ET RÉSUMÉS DE

### « PLATONIQUEMENT »

Le Dialogue liminaire, qu'on a pu lire dans notre n° 101, est le premier et sensiblement le meilleur des chapitres de cet ouvrage. Sans doute, ne trouvera-t-on personne pour louer l'auteur d'avoir écrit : « les amies flexueuses, « l'hypothèse excusatrice », « la grâce hypopolitienne », « le nom inobjectable » et autres scories qui dépassent chaque phrase. Mais, réserve faite de la forme, ces quelques pages s'inscrivent dans la très classique tradition des Dialogues des morts. De plus, la poétesse Sappho s'inspire, nous semble-t-il, des Chansons de Bilitis et sa voix y gagne une certaine grâce que l'on rechercherait en vain dans le reste de ce petit volume.

Pensant que certains lecteurs d'Arcadie, qui n'ont pas lu Platoniquement, pourraient désirer avoir au moins une idée des autres chapitres, j'ai, à leur intention, résumé quelques-uns des contes les moins faibles qui font suite au Dialogue liminaire.

\*  
\*\*

Le second chapitre, *La Conquête*, se place aux temps préhistoriques et, cette fois, on pourrait relever des traces d'une imitation assez maladroitement des frères Rosny. Râha, l'homme des cavernes, rude et brutal, entraîne le jeune Vaho à la chasse. « D'une main il tenait sa hache de silex et de l'autre son épieu de bois de renne, effilé d'une pointe d'ivoire » (1). La nuit les surprend. Axieros dit : « la nuit quaternaire », sans expliquer — et pour cause — en quoi cette nuit-là qui est toujours la nôtre, a pu différer de la nuit du tertiaire, surtout pour des hommes qui n'en connaîtront jamais d'autre.

Les deux héros du conte cherchent et trouvent refuge dans une grotte. Vaho est tombé de fatigue et Râha l'a pris dans ses bras. « Traqués de solitude sonore, Râha et Vaho se seraient l'un contre l'autre, la force de l'un confortant la crainte de l'autre. Râha éprouvait du plaisir et de la douleur « indissociés à sentir, blotti contre lui, le corps de Vaho « moins rugueux que celui des autres mâles. » On devine la suite... Axieros ajoute : « Ils venaient d'inventer la volupté stérile. Ils avaient conquis ce qui élève l'homme au-dessus de la bête; la sensualité libérée. » Encore faudrait-il admettre que les espèces animales n'ont pas pratiqué avant l'homme l'homosexualité, ce qui paraît insoutenable. Mais

(1) Il se dresse au Jardin des Plantes une statue de bronze du même goût et qui conviendrait quasiment comme illustration de ce passage.

### « PLATONIQUEMENT »

qu'importe à notre écrivain. Cette erreur sert de support à un couplet supplémentaire sur le thème : « C'est bien plus beau, lorsque c'est inutile. » A chacun son opinion.

Le troisième conte, « les Sur-Dieux », se place au moment où le châtiment céleste va s'abattre sur Sodome. Peut-être pourrait-on soupçonner l'auteur d'avoir voulu s'inspirer du Flaubert de Salammbô et aussi de Huysmans, mais la déplorable manie des néologismes vient tout gâter. Il faut subir « les yeux emmystérés », « s'ennochant », « îles brouillardées », découvrir un verbe *spiraler*, imaginer : « des joyaux d'orichalque où saignait le soleil [qui] appâlassaient encore sa chair opaline... », ce faux clinquant dénonçant l'autodidacte qui ne veut pas dire les choses simplement et ne sait pas non plus user avec tact des trucs de l'écriture artiste.

Nadab et son esclave Naïm, couple amoureux, car, nous dit-on, « le bel esclave avait maîtrisé son maître... », ont fui à la hâte dans la campagne, laissant derrière eux « incendiées « par le soleil couchant les tours et les terrasses de Sodome, « pâmée voluptueusement parmi ses jardins sombres dont les « fleurs distillaient des essences troublantes et dont les fruits avaient un goût de miel amer ». Naïm, grâce à un rêve prémonitoire, avait été averti du péril imminent qui les menaçait et ils étaient partis emportant leurs plus précieuses richesses. Plus heureux que la femme de Loth dont il n'est, d'ailleurs, pas question, ils ne sont pas changés en statue de sel quand, en se retournant, ils voient la ville flamber « dans un silence concret » sous une « pluie de longues stries flamme-coulores » descendant du ciel. Nadab est troublé. « Naïm « restait imperturbé; sur le visage tendu de son maître dont « les lèvres tremblaient, il saisit les appréhensions puériles « de l'homme devant Dieu. « N'aie pas crainte, ô maître « adoré, dit-il. Ton Dieu est certes puissant, mais les Dieux « que nous portons en nous le sont plus encore. Ton Dieu, « lâche et méchant, se croit vainqueur des hommes, mais c'est « nous qui l'avons vaincu. Viens, nous enseignerons aux « hommes le baiser qui délivre des servitudes naturelles. »

Ne retrouvons-nous pas ici un écho de la philosophie marxiste selon laquelle la peur des cataclysmes fut pour les primitifs à l'origine de l'idée de Dieu? (Remarquons avec regret que le monde soviétique n'a pas suivi le raisonnement de P. G. en ce qui concerne le « baiser qui délivre... ».) Ainsi ce couple qui a échappé au feu du ciel, s'affranchit *motu proprio* de l'obligation de procréer et se dispose à enseigner aux hommes qui, assurément, doivent le connaître déjà, « le baiser qui délivre des servitudes naturelles ». Mais, n'est-ce pas pour leur substituer d'autres servitudes non moins assujettissantes, non moins charnelles, non moins animales, pour ne pas dire bestiales? Alors, de qui se moque-t-on? L'incon-

sistance de cet « axierosisme » ne mérite pas qu'on s'y arrête.

4. *Resurrexit*. Scène qui nous transporte en une Scandinavie nébuleuse et légendaire avec, comme héros, Hjalmar, dont le nom sort directement de l'encrier de Leconte de Lisle. « Hjalmar ne pouvait s'endormir. Roulé dans son drap comme une statue tombale, il griffait de ses mains comme crispées de crampes, la toison d'ours couleur d'herbe roussie couvrant son lit... Au pied du lit dormait, tapi comme à l'affût, un grand chien-loup qui parfois bâillait, découvrant des crocs proéminents, le corps spasme d'ancestrales visions sauvages et sanglantes.

« Dans le silence nocturne, ronflant des hallali du vent hurleur, un bruit sourd affluait, puis reflétait tour à tour à la façon d'une vague ou d'un bourdon mis en branle. On était à la veille de Pâques et depuis plusieurs jours l'épaisse carapace de glace emprisonnant terres et eaux commençait à se fendiller et à fondre.

« Hjalmar se convulsait fébrilement dans son drap, tel Lazare ému, dans son suaire, de vie reflourissante. Tout à coup il rejeta le drap et son corps apparut, de la même blancheur lunaire que sa couche. Il frissonna légèrement et, se levant, alla jusqu'à la haute fenêtre ogivale d'où la vue s'étendait fort loin... Le ciel était clair et dur comme du diamant. Hjalmar se recoucha..., travaillé de pensées en gestation. Bien des fois, il avait assisté à la résurrection périodique de la vie, mais jamais il n'avait senti en lui ce trouble cosmique; il lui semblait être emmuré dans un linceul de glace qu'il tendait à briser de toute son ardeur intacte et concentrée...

« Des âmes pieuses avaient vu au ciel des signes apocalyptiques, annonciateurs de grands bouleversements, si grands qu'on ne savait si on les devait désirer ou craindre. Sigrîd, la petite voyante aveugle, avait déclaré que les Temps étaient venus et que les Dieux païens vaincus par le Sauveur tentaient, sous la guidance de Satan, de restaurer en un effort suprême leur pouvoir aboli. Ils exerçaient leurs malélices dans les lointains pays du Sud... »

Hjalmar se souvient avoir vu « dans le prieuré voisin une statue dont l'immarcescible beauté n'avait pu être amoindrie par de barbares mutilations : un jeune homme... tenant une fleur de narcissus et la contemplant avec une ironie résignée. Au bas, se lisait : Antinoüs... » Hjalmar « avait vu sa tête bouclée choir sous le marteau ecclésiastique (2) avec le son mol et mat d'un fruit tombant d'une branche... ». Le

(2) Qu'est-ce donc que ce marteau, identique, assurément, à tout autre marteau que l'auteur qualifie improprement ainsi? Oh, la manie de « l'adjectivité »!

sourire du « bel adolescent de pierre », « s'était insinué dans l'âme de Hjalmar.

« Dans cette nuit de printemps, ses yeux étaient rivés à l'invisible image. » Peu à peu, une ombre singulière entoure Hjalmar et l'isole du monde extérieur. « Mais, insensiblement, ce brouillard s'infiltrait de clarté, et, de cette vapeur lumineuse, une invisible main modelait une forme humaine. Alors... se dressa comme une blanche colonne de marbre, un Etre dont le sourire préludait à quelque parole révélatrice; puis il dit d'une voix qui... « Mon nom est Antinoüs... Sache que je fus aimé de l'Imperator Hadrian et que je t'aimai jusqu'au sacrifice... Parce que mon amour avait révélé le divin, les hommes m'adorèrent à l'égal d'un dieu. »

Le discours continue. Antinoüs qui parle comme Axieros écrit, c'est-à-dire d'une manière prétentieuse et horripilante, raconte les invasions barbares, les furies des iconoclastes. Il dit : « La terre éructa des sectaires rugueux et au geste vulgaire... Ces évergumènes fanatiques qui lapidèrent Hypathie coupable uniquement d'être belle et savante, me poursuivirent de leur haine stupide. Au nom d'un Dieu qui faisait de la volupté un crime, ils condamnèrent mon amour qu'ils ne pouvaient comprendre. Les pauvres gens!... Mais leurs mains sacrilèges ne purent atteindre ma statue idéale et essentielle, car je suis Amour, Sagesse et Beauté. »

« En disant ces mots, il se pencha sur Hjalmar et scella sur sa bouche frémissante de stupeur charmée, le baiser libérateur, un baiser à la fois amer et suave... Il semblait à Hjalmar qu'il buvait une ambrosie revivifiante, ressuscitant le Dieu qui sommeillait en lui. »

« Lorsqu'il se réveilla le jour se devinait à peine. » Hjalmar sent « un engourdissement de béatitude l'encercler comme les spirales d'un impondérable encens... Il se leva, riche d'une fraîcheur inconnue de corps et d'âme... Ses désirs et ses pensées bondissaient, exultant de joie frénétique comme des esclaves déchainés ». »

Ainsi Axieros veut nous faire croire que par la grâce d'un songe encombré d'érudition ce rude gaillard, ce jeune Viking plein d'ardeur serait parvenu à apaiser ses sens avec une statue, que dis-je! avec le fantôme d'un éphèbe célèbre de l'antiquité romaine qui serait apparu juste à point pour embrasser un Hjalmar tourmenté par les désirs du printemps. Cela n'est-il pas plaisant ce propos quasi digne d'une table tournante : « L'amour qui flambait haut en moi me libéra des chaînes naturelles... » (C'est un thème cher à P. G., mais nous avons vu tout à l'heure ce qu'il faut en penser) « ... parce que mon amour avait réalisé le divin, les hommes m'adorèrent à l'égal d'un dieu ». Réaliser le divin, quel affreux charabia pour dire quelque chose, si on y regarde de près, d'in-

défendable! Axieros veut-il dire : rendre réel, c'est-à-dire visible et sensible le divin? Si oui en quoi aimer un autre être à la folie est-il digne d'une divinité antique? La mesure, ἡμετέριος des Grecs est un désordre qui ne mène pas à l'état des dieux, mais à celui des monstres inhumains ou pré-humains. Axieros tiendrait-il à voir dans le dévouement d'Antinoüs pour Hadrien l'expression d'un sublime témoignage du caractère divin de son amour? Hélas, l'acte d'Antinoüs n'est qu'un suicide. Son mobile, hors la commune mesure, quel homme de bon sens oserait l'approuver, le donner en exemple? Hadrien valait-il qu'un amant mourût pour lui et afin de lui prouver son amour y mit fin par une mort volontaire? Quel amant pourrait souhaiter que son bien-aimé périt ainsi? Qualifier de divin le geste d'un insensé, voyons, cher Axieros, cela ne tient pas debout... N'en parlons plus; j'en ai trop dit.

5. D'après le titre, il s'agit d'Hyacinthe (en majuscules grecques) avec en exergue : *Ex brevi dolore, opu perennis.*

Nous sommes au beau temps de la Renaissance italienne, occasion de multiplier les descriptions conventionnelles et les bibelots inutiles, comme certains tableaux de Gustave Moreau. La belle Stella, amante de l'illustrissime peintre Paolo, est depuis quelque temps tenue à l'écart et comme oubliée par cet artiste. Il a donné des ordres au Maure qui garde la porte de son palais. Stella ne doit plus la franchir. Mais la jalousie la rend ingénieuse. Elle parvient grâce à une fausse clé à s'introduire dans la place sans éveiller l'attention.

« Depuis plus d'une semaine, Paolo travaillait à parfaire une œuvre commencée depuis longtemps déjà : « La mort d'Hyacinthe... » Stella entre et surprend son amant en compagnie d'Andronicos, l'éphèbe qui lui servait de modèle. Celui-ci, « la tête appuyée aux genoux de son maître, lui disait des vers doctes et doux-chantants de Politien. Le contralto (3) du Grec s'unissait au sanglotis suave et soyeux du luth et du théorbe... »

« Le créateur, de sa forte main maîtrisée, frôlait les cheveux sombres, incendiés par le soir, de son disciple bien-aimé, tout à la jouissance exquise de l'heure, semblait-il, et pourtant, talonnant un rêve fuyant sans cesse. »

« Stella s'avança, jugulant son souffle. Dégainant le poignard elle bondit. Mais, l'ayant aperçue, Andronicos se leva, souple comme un lévrier, couvrit son maître de son corps et s'effondra... Stella s'était enfuie... »

La blessure était mortelle et Andronicos l'a su aussitôt.

(3) Contralto, la plus grave des voix de femmes, ne se confond pas avec ténor, voix d'homme. Cette erreur étonne de la part d'un musicophile comme l'était Guyolot.

« On sent que chaque seconde est irremplaçable et que la Mort est là, invisible et formidable, attendant pour emporter sa proie, l'heure fixée. On sent alors qu'on a tant de choses à dire; on voudrait se hâter et ne dire que l'essentiel, mais l'essentiel nous apparaît illimité... »

« Andronicos regardait sa vie s'égrener de sa blessure comme le Temps d'une clepsydre. Il fit un effort pour parler et, déclosant ses lèvres, dit : « Je suis heureux, ô maître très cher, de mourir pour toi... Mais grâce à ton génie, m'est accordé ce qui est refusé aux autres hommes : vivre de la vie éternelle que façonne la main démiurge de l'Art. Dans la mémoire des hommes à venir, mon nom s'enlacera autour de ta gloire comme les rincelets de ce rosier autour de ce marbre resplendissant. »

Certes, il est toujours très difficile de faire parler des mourants sans excès de convention, mais « les rincelets du rosier » dans un pareil moment, cela ne prêterait-il pas à rire? La suite est, si je puis dire du même calibre. Jugez-en.

Andronicos fait « signe aux deux musiciens... étonnés. Enfants, dit-il, n'ayez crainte et me jouez quelque air doux et tendre » et, levant « son regard vers son maître : « Ce sera pour me rendre ma dernière séance de pose plus aisée. »

Le peintre, au lieu d'appeler un médecin ou de porter secours au malheureux qui se meurt, le prend dans ses bras, le porte dans son atelier, l'étend sur un divan et alors, « saisissant sa palette et son pinceau, l'artiste translata sur la toile le sourire extasié du mourant, sûr maintenant de sa pérennité ».

Ah, ce « translata » pour trait final, quelle trouvaille, quelle perle!

#### 6. *Ferum victorem cepit.*

Scène de genre dans un intérieur hollandais. Le capitaine Gérard Struyn est de retour de voyage et va surprendre sa belle amie Saskia. Habituellement, le capitaine aussitôt « sa soif charnelle calmée..., cinglait à nouveau époinçonné d'hallucinantes aventures vers de fiévreux eldorados cosmogoniques... », mais cette fois les séductions de Saskia n'éveillent rien en lui. C'est qu'il est envahi par d'obsédantes visions « de lointaines Thulés australes ancrées parmi des océans phosphorescents, comme des galères chargées de fleurs et de fruits, de chants et d'odeurs; ... des arbres aussi vieux que la terre... aspirant les marais marcescents et miasmeux, de fabuleuses fleurs fulgides distillant des opiums pervers; sous des voissures de verdure vertigineuses, des promenoirs emplis d'une ombre opaque qu'ocellaient les regards smaragdéens des fauves fiers; des temples engourdis de passé où somnolent des dieux poly-pyens et proboscidiens... ».

« Et, parmi la splendeur terrassante des choses, le génie de ces empires de silence; celui dont le corps était doré comme l'image d'un dieu et les gestes sobres et souples, hiératiques et essentiels. »

Bref, ce vulgaire capitaine, ce « reître flave » avait goûté des plaisirs si enivrants au pays des « Golcondes et des Cipangues » qu'il ne pouvait plus revenir à présent aux fades voluptés d'autrefois. Aussi Saskia déconfitte lui souffla-t-elle : « Peut-être quelque malin sorcier vous a-t-il noué l'aiguille. »

#### 9. L'étoile engloutie.

« Alors?... on y va ce soir? », cet « y » désignait dans la pensée des jeunes gens un bordel. Pascal est un garçon sage. Il ne participait pas « aux niaiseries plaisanteries érotico-scatologiques de ses coalescents. Pendant les récréations, il « préférerait lire — ou plutôt relire — les anthologies conformes aux programmes officiels ». Pascal s'est épris d'une amitié trop ardente pour son camarade Georges, d'un caractère tout différent. Ce soir-là, avec d'autres jeunes gens, Pascal se laisse entraîner dans une maison close. Je passe sur les descriptions assez lourdes d'un naturalisme laborieux; Pascal engoissé, se sentant perdu et ne participant en rien à l'excitation des jeunes mâles pour les femmes de l'établissement. « Il aurait voulu être n'importe où, sauf là, mais il res-  
« tait par crainte de paraître ridicule aux yeux des autres...  
« Il fit les gestes des autres, trinquant et ingurgitant un Cham-  
« pagne incolore et fade, tout en ayant la conscience de plus  
« en plus nette que tout en lui allait se mécanisant. » Une femme costumée en turque lui « encercla le cou de son bras  
« lymphatique étranglé de bracelets et ce contact le fit tres-  
« saillir comme celui d'une pieuvre ». Le moment de « monter », lui aussi, arriva. Les yeux de Pascal « s'effulguèrent » d'un éclair de haine et la tête en feu, « les oreilles pleines  
« d'un bourdonnement lancinant de scierie mécanique, il  
« partit comme un fou, sans chapeau... ». Il fuit le lieu de débauches où Georges en ce moment... « Lui pour lequel il  
« s'était préservé des voluptés triviales afin d'offrir à l'Amour  
« dompteur de l'Instinct l'intégrité de sa fraîcheur fidèle et  
« fervente ». Il fuit « errant dans la nuit opaque et humide,  
« trempée de tristesse et de pleurs... »

EUGÈNE DYOR.

NOTE : Pierre Guyolot est mort à vingt-huit ans. Après *Platoniquement*, il publia les *Solitudes inquiètes*, œuvre d'un poète qui ne pouvait s'adapter à son époque. Il avait achevé un *Antinoïs* et paraît *Les miettes du Banquet*.

## LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

### OBSESSION

de

TOM GURR et H. H. COX (1)

Déjà, en 1958, avait paru *Crime*, de Meyer Levin, qui fut commenté par Jacques Rémo dans le numéro 58 d'*Arcadie*. Ce livre retraçait le comportement tout à fait exceptionnel de deux garçons de dix-huit et dix-neuf ans qui, à Chicago, en 1924, avaient tué un adolescent de quatorze ans, victime choisie au hasard pour la seule satisfaction de commettre un crime qu'ils croyaient parfait; or il se trouvait que ces jeunes exaltés, qui avaient trop lu Nietzsche et se prenaient pour des surhommes, étaient des invertis : de là à déduire que les homophiles sont des assassins, des fous, des sadiques...

*Obsession* est la réplique de cet ouvrage, côté dames; on y trouve les extravagances et les divagations de deux gamines de quinze ans éprises l'une de l'autre au point de tenir pour négligeable tout ce qui est étranger à leur dévorante passion.

Susan et Alison sont élèves du même collège à Christchurch (Nouvelle-Zélande). Dédaigneuses des principes établis, de la notion de bien et de mal, du code de l'honneur, elles rejettent tout et construisent, dans l'intimité de leur chambre, un ordre nouveau, une religion à elles, où les dieux de la Grèce voisinent avec quelques saints catholiques et certaines vedettes de cinéma et de music-hall. Se croyant très supérieures et voulant braver l'opinion, elles commettent des vols dans les magasins, s'ingénient à enfreindre dans un délai imposé les dix commandements, rédigent des romans, des poèmes, des pièces de théâtre où toutes les valeurs sont bafouées; bref, elles s'isolent du reste du monde, imbuës de leur génie, gri-sées par leur farouche prétention.

Alison a été la maîtresse d'un camarade et serait assez disposée à recidiver, ce qui ne l'empêche pas de se donner corps et âme à Susan dans une folle exaltation des sens et de la pensée. Elle pousse l'aberration jusqu'à tenir un journal où

(1) Albin Michel, 1962. 300 pages. Prix : 10,80 NF.

tout est relaté par le menu et laisse traîner partout ce document terriblement compromettant, que ses parents refusent de lire par respect pour la correspondance d'autrui. Le père de Susan pressent la vérité et consulte un psychiatre, qui lui répond naïvement : « Je crois que votre fille est trop jeune et trop passionnée. Le plus sage serait de temporiser, en espérant que cette passion diminuera. Alors nous aurions plus de chance de trouver le sujet détendu et prêt à nous aider. » De son côté, la mère d'Alison s'inquiète et finit par interdire à sa fille de fréquenter Susan; elle a signé là son arrêt de mort, car les deux gamines, qui n'admettent pas qu'un obstacle quelconque vienne les séparer, décident de supprimer purement et simplement le personnage gênant. Elles simulent un accident, mais s'acharnent sur la pauvre femme avec une telle sauvagerie — vingt-quatre coups de brique sur le visage et vingt-trois sur le torse — que l'assassinat est patent. Aussi sont-elles aussitôt arrêtées, puis condamnées en justice.

Comme pour *Crime*, de Meyer Levin, les faits se sont réellement produits, mais Tom Gurr et H. H. Cox reconnaissent dans le prologue qu'ils ont choisi pour forme littéraire « le documentaire romancé », se permettant de broder en ce qui concerne les motifs secondaires ou parallèles; ils précisent même que quelques personnages ont été ajoutés pour les besoins de la cause et que certains dialogues et épisodes sont le produit de leur imagination. Il est difficile, dans ces conditions, de savoir ce qu'est la rigoureuse vérité historique.

Loin de moi la pensée de prendre la défense des deux abjectes criminelles, que je flétris hautement en tant que telles. Mais ce que je digère mal, c'est que les auteurs, heureux de trouver dans la morale courante un succès facile, associent sans cesse l'homosexualité au meurtre et à la folie, mettant sur le même plan ces divers éléments. Ils écrivent que les deux fillettes « n'ignoraient pas que les relations homosexuelles et le meurtre prémédité enfreignaient le code moral établi », et un peu plus loin, au sujet de la mère de Susan qui se trouve dans le prétoire : « Elle semblait torturée par ce dilemme : serait-il préférable de voir sa fille qualifiée de folle et d'homosexuelle, ou de brute criminelle? » On veut aussi nous faire croire que les policiers, au cours de leur enquête, procèdent à la lecture du journal d'Alison « avec un dégoût visible », comme si ces redoutables limiers n'avaient pas l'habitude d'en voir de toutes les couleurs!...

La hargne déployée contre l'inversion sexuelle est tellement systématique que les autres faiblesses humaines apparaissent, par comparaison, tout à fait négligeables. C'est ainsi que la sœur aînée d'Alison a un amant et que la mère de Susan

trompe son mari et le quitte : eh bien, ce ne sont là apparemment que des peccadilles à côté des ébats intimes des deux fillettes.

J'ajoute que le livre est mal écrit (ou mal traduit) et que je l'ai trouvé terriblement ennuyeux, d'autant qu'à la fin de la partie romancée le lecteur doit, lors de la relation des débats judiciaires, subir une deuxième fois l'énoncé des faits. C'est vraiment lui imposer trop d'épreuves.

RAYMOND LEDUC.

---

## LECTURES INCERTAINES

Il y a quelques temps, à la télévision, un homme à la bouche pourrie et qui est aussi un fabricant de livres, venait déclarer n'avoir jamais compris pourquoi il était de mode de demander aux écrivains pour quelles raisons ils écrivaient et pour qui. Il me semble, au contraire, que c'est là le problème essentiel, et c'est ce qui me trouble lorsque je vois près de mon bras gauche la couverture blanche et verte de Julliard renfermant le *Manhattan Blues* de Pierre Kyria (1).

Œuvre élégante, intelligente, où les lumières de la grande ville jettent des étoiles dans les flaques d'eau; œuvre poétique qui joue entre une aventure de brume à New-York et un souvenir toujours renaissant vécu à Paris; œuvre courageuse qu'illumine le corps d'un adolescent de la nuit, Riendu, tête brûlée et cœur trop tendre.

Mais pour qui? pour quoi? a-t-elle été écrite. De quoi témoigne-t-elle?

C'est en fait une ouverture musicale, intelligente et voluptueuse, lucide et poétique, qui annonce les grands thèmes que développera, heureusement semble-t-il, l'œuvre à venir de Pierre Kyria.

\*  
\*\*

La même question sceptique peut se poser à propos du *Panorama de l'amour à travers les civilisations* (2) que publie la Table Ronde. Mais là d'une façon plus grave car il s'agit d'une œuvre d'érudition, que ne rachète pas le mérite littéraire. Or qu'apprend-t-elle? Que les coutumes font la nature et que chaque pays a ses coutumes? Donc qu'il faut comprendre et admettre, donc être tolérant? Sage leçon, certes, mais depuis longtemps donnée.

D'autre part, ce « panorama » repose sur des connaissances historiques très imprécises : dans une même page, on cite

des coutumes propres à des civilisations disparues, à d'autres primitives, enfin à d'autres encore de pays d'Europe, mais de quelle époque? Ainsi, tout Français sera sans doute étonné d'apprendre que quand il veut être puissant il a l'habitude de mettre un cœur de pigeon sur son sexe. Si la Table Ronde n'était passée par là, nous ne l'aurions jamais su.

Serait-ce à dire que cet ouvrage au souffle philosophique bien court, à l'érudition paralytique et aveugle, présente au moins, étant donné son sujet, des histoires piquantes? Bref, sous une apparence d'étude, n'aurions-nous qu'un recueil d'histoires érotiques — même pas. Que les vertueux se rassurent et que les autres en soient avertis. Seule l'illustration de la couverture est tristement prometteuse à ce sujet.

Ce panorama n'ouvre sur rien. Ce n'est qu'un ramassis de fonds de tiroir, un mauvais piège à alouettes.

JACQUES REMO.

(1) Editions Julliard. 177 pages. Prix : 8,40 NF.

(2) Fernando HENRIQUEZ : *Panorama de l'amour*. Prix : 15 NF.

## CINÉMA

### LE QUATRIÈME SEXE

*Le troisième sexe* traitait de l'amour entre hommes et c'était un mauvais film; *Le quatrième sexe* présente l'amour entre femmes et c'est un film exécrable.

Rien n'y offre une quelconque valeur : ni le scénario, ni la réalisation, ni l'interprétation, ni les décors, ni les costumes. C'est l'indigence et l'invéraisemblance totales.

On voudrait nous faire croire que les femmes ne s'adonnent au saphisme que par fantaisie, par dilettantisme, par snobisme, et on nous montre, pour illustrer cette thèse, une jeune et jolie fille colossalement riche, qui s'est entourée d'une cour de lesbiennes plus ou moins vénales. Les fêtes qu'elles donnent veulent être des orgies gréco-romaines, mais ne sont que de grotesques imitations, où aucune part n'est faite à l'art; c'est à croire que de sinistres plaisantins se sont déguisés pour la mi-carême en se drapant dans des bouts d'étoffe et en faisant des singeries. Un jeune et beau garçon est entiché de la milliardaire, qui, à la fin, tombera dans ses bras, donnant ainsi la preuve de l'orthodoxie de ses vrais penchants sexuels, et le club des damnées, privé de sa souveraine, n'aura plus qu'à se dissoudre, faute de subsides.

Je ne veux pas même faire à cette ineptie l'honneur d'un commentaire.

RAYMOND LEDUC.

## LE CÉSAR

CLAUDE ET FARY vous attendent  
dans un nouveau et charmant cadre

SON AMBIANCE — SON RESTAURANT

4, rue Chabanais, PARIS-2<sup>e</sup>. - RIC. 41-79

(Métro : Palais-Royal)

Fermé le mardi

---

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

## BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>)

DAN. 91-96

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

*Une remise est consentie aux Arcadiens*

---

GIORGIO BASSANI

## LES LUNETTES D'OR

« Dans Ferrare, un scandale... »

N.R.F. — 15 NF

*En allant en vacances ne manquez pas de vous arrêter à*

## **L'AUBERGE BASQUE**

SES SPÉCIALITÉS — SON MENU A 8 NF

**MEILLEUR ACCUEIL**

5, quai Créqui, GRENOBLE

(Fermé le mercredi)

---

---

A SAINT-TROPEZ

SUR LE PORT :

## **LE BATEAU IVRE**

**BON ACCUEIL — BONNE TABLE**

*où vos Amis vous attendent*

## **CHEZ CHARLY**

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1<sup>er</sup>

### **L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS**

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable  
*Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables*

Réservez vos tables, en particulier le  
**SAMEDI et DIMANCHE SOIR**

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI  
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)